

**L'enfant face à l'altérité**

**dans**

**le *Cycle de l'Invisible***

**d'Eric-Emmanuel Schmitt**

Je déclare avoir réalisé ce travail de candidature par mes propres moyens.

Joanne Kommes

KOMMES Joanne  
Candidate au Lycée Nic-Biever à Dudelange

**L'enfant face à l'altérité**

**dans**

**le *Cycle de l'Invisible***

**d'Eric-Emmanuel Schmitt**



## Résumé

### **L'enfant face à l'altérité dans le *Cycle de l'Invisible* d'Eric-Emmanuel Schmitt**

C'est pendant la jeunesse et l'adolescence que l'homme découvre le monde, s'interroge sur son identité et développe sa propre personnalité. L'altérité joue dans ce contexte un rôle primordial, étant donné que ce développement se fait essentiellement en affrontant ce qui est qui « autre », en nous-mêmes ainsi que dans le monde qui nous entoure.

L'attitude des jeunes héros face à cette altérité constitue une thématique centrale du *Cycle de l'Invisible* d'Eric-Emmanuel Schmitt, regroupant *Milarepa* (1997), *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* (2001), *Oscar et la dame rose* (2002), *L'enfant de Noé* (2004) et *Le sumo qui ne pouvait pas grossir* (2009).

Le présent travail poursuit un double objectif : dans un premier volet, il s'agit de dégager l'importance de l'altérité dans les œuvres en question, pour élargir ensuite le sujet dans une optique pédagogique. Dans ce second volet, nous considérons en effet « l'enfant » en tant qu'élève et nous nous intéressons à la valeur potentielle de ces textes comme lectures en classe. Vu les sujets souvent « délicats » abordés dans les différents récits, cette partie du travail englobe aussi des pistes de réflexion et des recommandations destinées aux enseignants désireux de faire profiter leurs classes de ces lectures.

Tout en prenant appui sur des données biographiques et la vision du monde de l'auteur lui-même, l'analyse est conçue comme un échange entre les différentes œuvres du cycle. Dans cette optique, les avis et réflexions de chercheurs, journalistes et lecteurs ont été intégrés, afin d'enrichir et de développer l'analyse.

Finalement, il convient de souligner l'importance de l'attitude positive face aux hommes et au monde qui se dégage du *Cycle de l'Invisible*. Quelles que soient les circonstances, l'ouverture d'esprit, la tolérance et l'espoir caractérisent en effet l'univers littéraire d'Eric-Emmanuel Schmitt et constituent, pour ainsi dire, les clés d'une vie heureuse.



« Si tu veux connaître l'invisible, regarde le visible avec les yeux grands ouverts. »<sup>1</sup>

### Le Zohar

D'après cette citation, c'est à travers l'observation attentive du monde qui nous entoure que nous pouvons saisir l'essence des choses. « *Les yeux grands ouverts* », nous nous interrogeons sur ce que d'autres personnes considèrent comme important dans la vie, nous nous comparons à eux et nous découvrons ainsi la complexité de notre propre existence.

Appliquée au *Cycle de L'Invisible* d'Eric-Emmanuel Schmitt, cette citation nous invite à nous intéresser surtout à la vision du monde des jeunes héros qui cherchent à s'orienter dans la vie et découvrent peu à peu leur propre identité.

Le présent travail de recherche se propose ainsi d'analyser l'altérité plus ou moins visible dans *Milarepa*, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, *Oscar et la dame rose*, *L'enfant de Noé* et *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*. Dans une perspective d'ensemble, il s'agira essentiellement de définir en quoi consiste cette altérité dans les œuvres de notre corpus et d'analyser dans quelle mesure le fait d'être confronté à cette altérité peut aider les jeunes, personnages fictifs ou lecteurs adolescents, dans leur développement personnel. Gardons les yeux grands ouverts...

---

<sup>1</sup> citation trouvée sur le site du Théâtre de l'Invisible dirigé par Bruno Abraham Kremer, un des amis d'Eric-Emmanuel Schmitt : [http://www.theatredelinvisible.com/le\\_theatre/index.html](http://www.theatredelinvisible.com/le_theatre/index.html)



## I. Le Cycle de *l'Invisible* d'Eric-Emmanuel Schmitt

Avant de nous plonger véritablement dans l'analyse du monde de l'altérité auquel les jeunes personnages principaux ainsi que les lecteurs adolescents sont confrontés, il est à la fois intéressant et indispensable de présenter l'auteur et ses œuvres, en mettant bien sûr l'accent sur le *Cycle de l'Invisible*, ainsi que de se familiariser avec l'univers philosophique de l'auteur, dans lequel les enfants jouent un rôle particulièrement important.

### 1. Eric-Emmanuel Schmitt, un écrivain philosophe

« Je suis optimiste parce que c'est la seule proposition intelligente  
que l'absurde m'inspire. »<sup>2</sup>

Nous voilà pleinement dans l'univers d'Eric-Emmanuel Schmitt, d'un homme éclectique, d'un véritable « *touche-à-tout* »<sup>3</sup> passionné de musique et de littérature qui, grâce à son don d'écriture et à son imagination exceptionnels, figure aujourd'hui parmi les auteurs francophones les plus lus et les plus représentés au monde.

Eric-Emmanuel Schmitt adore faire rire les gens, or dans ses œuvres, le plaisir et la joie vont toujours de pair avec la réflexion. Normalien, agrégé de philosophie et docteur ayant soutenu sa thèse sur *Diderot et la métaphysique*, Schmitt est un écrivain

---

<sup>2</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, « *Le Credo de l'optimisme moderne* » dans *Quand je pense que Beethoven est mort alors que tant de crétiens vivent...*, Editions Albin Michel, Paris, 2010, p.105-106 (Annexe)

<sup>3</sup> SUDRET, Laurence (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, L'enfant de Noé*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2004, p.5

courageux, voire « casse-gueule »<sup>4</sup>, qui aborde des sujets que la grande majorité des romanciers fuient<sup>5</sup>. Eric-Emmanuel Schmitt précise à ce sujet : « *D'abord, ce qui effraie les écrivains n'est pas forcément ce qui effraie les gens ; le public me paraît avoir des intérêts plus variés, plus profonds, plus spirituels, plus intemporels que ce que les médias ou les auteurs à la recherche d'un succès immédiat ne le croient.* »<sup>6</sup> Au contraire, comme l'affirme le philosophe et critique littéraire Michel Meyer, l'œuvre de Schmitt « *ne saurait se laisser réduire à un effet de mode* », car « *par delà la mode qui l'a rendu populaire, [ il ] nous renvoie aux questions essentielles. [...] Le succès peut voiler la profondeur.* »<sup>7</sup>

Il est vrai que le succès ne manque pas à Eric-Emmanuel Schmitt. Nombreux sont en effet les prix et mentions honorifiques qui lui ont été attribués depuis 1993, l'année où il a reçu trois « Molières » pour sa pièce intitulée *Le Visiteur*. Dans l'impossibilité de les mentionner tous, nous nous limiterons à rappeler qu'il y a deux ans, Schmitt a même reçu le Prix Goncourt de la nouvelle pour *Concerto à la mémoire d'un ange*. Le succès de ses œuvres ne se limite d'ailleurs pas à la France. Il a en effet reçu des prix également en Italie, en Belgique, en Suisse ainsi qu'en Allemagne, où le « Deutscher Bücherpreis » lui a été attribué en 2004 pour son récit *Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*.

Né en 1960 à Lyon et vivant actuellement à Bruxelles, Eric-Emmanuel Schmitt se tient à l'écart du monde littéraire et politique. Passionné depuis toujours par la musique, la théologie et la métaphysique, il a abandonné en 1993 son poste de maître de conférences en philosophie à l'université de Savoie. Il désirait alors vivre pleinement sa vocation de « *scribe* » qui lui a été révélée une nuit d'hiver en 1989 quand, perdu au milieu du désert, loin de ses amis, Schmitt a vécu une expérience qu'il décrit comme « *fondatrice* », éveillant en lui l'inspiration littéraire.<sup>8</sup>

---

<sup>4</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, postface de *La part de l'autre*, Edition Albin Michel, Paris, 2001, p.501

<sup>5</sup> idée issue d'une interview avec l'auteur, dans: SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, L'enfant de Noé*, op.cit., p.132

<sup>6</sup> *ibid.*, p.133

<sup>7</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, Editions Albin Michel, Paris, 2004, p.12

<sup>8</sup> informations issues d'une interview avec l'auteur, dans : LESEGRETAIN, A., « Ce que j'écris me dépasse », La Croix, le 7 octobre 2000 (article trouvé sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt sous la rubrique « Portrait de Presse » : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-presse.html>)

Cet épisode du passé de l'écrivain laisse déjà entrevoir l'importance de la spiritualité dans sa vie. Fils de deux professeurs athées, Schmitt s'intéresse aux religions et se montre quasiment obsédé par des questionnements existentiels et universels sur le Bien et le Mal, la vie et la mort, la maladie, la détresse et la joie. À ce sujet, Michel Meyer souligne qu'Eric-Emmanuel Schmitt est un « *auteur profondément philosophe : pour lui, il faut accepter l'idée que les grands problèmes de l'existence, ceux que nous nous posons tous, n'ont en réalité pas de solution, mais seulement des réponses.* »<sup>9</sup> En refusant la désespérance et le pessimisme de notre époque qui, selon Schmitt, « *porte des lunettes noires* », l'écrivain considère l'optimisme comme une sorte de « *foi laïque* » et un « *acte d'humilité* » face à la vie dont il faudrait accueillir les surprises avec une « *bienveillance attentive* »<sup>10</sup>.

À son tour, l'écrivain fait preuve d'une attitude ouverte face aux sujets de ses œuvres, il affirme en effet : « *Je ne choisis pas mes sujets, ils s'imposent et, même s'ils me font peur, je ne peux faire autrement que de les accepter. Je ne suis qu'un tympan qui vibre avec son époque.* »<sup>11</sup>

C'est aussi cette attitude ouverte aux sensations et idées qui guident Schmitt dans l'élaboration de ses écrits : « *L'histoire que je raconte existe toujours dans mon esprit plusieurs mois, voire plusieurs années, avant d'être rédigée. Lorsque je prends la plume, je connais presque tous les événements à raconter, je n'ai plus qu'à tendre l'oreille à l'intérieur de moi, j'essaie d'entendre la juste voix de mes héros. Si Flaubert appelait son bureau son « gueuloir » parce qu'il y testait son texte à haute voix, moi j'appelle mon bureau « écouteur ». Dans le silence, les personnages me parlent. Ils viennent. Ils sont présents.* »<sup>12</sup> Le style d'Eric-Emmanuel Schmitt est à l'image de ses inspirations : pur et

---

<sup>9</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.11

<sup>10</sup> citations issues de la conférence d'Eric-Emmanuel Schmitt sur l'optimisme, filmée au conservatoire royal, le 27 mars 2006, dvd mis au marché par Antigone

<sup>11</sup> dans : LESEGRETAIN, A., « Ce que j'écris me dépasse », op.cit.

<sup>12</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2004, p.101

simple, « étincelant »<sup>13</sup> et émouvant, le but de l'écrivain étant « *de trouver la parole juste, à écrire sans artifice. Une écriture pour moi, c'est une parole.* »<sup>14</sup>

Rendus curieux par ces précisions sur l'univers créateur d'Eric-Emmanuel Schmitt, nous nous intéresserons maintenant au *Cycle de l'Invisible*, série de récits particulièrement riches du point de vue thématique tout en constituant une lecture très agréable et amusante.

---

<sup>13</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.8

<sup>14</sup> BRUSNEL, François, « *Philosophe clandestin* », Lire, 2004 (article trouvé sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt sous la rubrique « Portrait de Presse » : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-presse.html>)

## 2. Le Cycle de l'Invisible

### a. Genèse et définition du Cycle de l'Invisible

Laissons d'abord Eric-Emmanuel Schmitt lui-même définir le lien unissant les cinq œuvres qui nous intéressent dans ce contexte : « *Chaque récit du Cycle de l'invisible aborde un drame humain et le lie à une religion en montrant comment une sagesse spirituelle peut nous aider à vivre. [...] le Cycle de l'invisible propose davantage des conversations sur les réponses religieuses que des initiations aux religions.* »<sup>15</sup> L'auteur opte donc pour une approche personnelle et non dogmatique des religions. Dans cette optique, le père Pons, le curé dans *L'enfant de Noé*, peut être considéré comme le porte-parole de l'auteur lui-même, quand il affirme : « *Une religion n'est ni vraie ni fausse, elle propose une façon de vivre.* »<sup>16</sup>

En ce qui concerne maintenant la définition d'un cycle littéraire, il convient tout d'abord de noter que selon *Le Grand Robert de la langue française*, il s'agit d'une « *série de poèmes épiques ou romanesques se déroulant autour d'un même sujet et où l'on retrouve plus ou moins les mêmes personnages.* »<sup>17</sup> Dans le cadre de notre étude, la définition du *Dictionnaire du Littéraire* peut pourtant nous sembler plus intéressante encore, dans la mesure où il y est précisé que « *Un cycle littéraire peut être constitué par des créations successives, sans qu'il faille postuler que son auteur ait développé dès le départ une vue de l'ensemble.* »<sup>18</sup>

En effet, la forme actuelle du *Cycle de l'Invisible* n'était pas envisagée dès le début, mais elle est le résultat d'un certain cheminement littéraire fortement lié aux expériences personnelles de l'auteur. En 2001, lors de la publication de *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, ce récit était encore présenté comme étant le deuxième volet de ce qu'on

---

<sup>15</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Oscar et la dame rose*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2006, p.109

<sup>16</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, Editions Albin Michel, Paris, 2004, p.101

<sup>17</sup> REY, Alain, *Le Grand Robert de la langue française, version électronique*, deuxième édition dirigée par Alain REY du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul ROBERT

<sup>18</sup> ARON, Paul, *Dictionnaire du Littéraire*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002, p.130

appelait à l'époque la *Trilogie de l'invisible*.<sup>19</sup> Depuis, le projet s'est développé en « cycle » dont le nombre de parties n'est pas définitif à ce jour.

Notons cependant que la thématique commune du cycle s'est imposée de façon claire à Eric-Emmanuel Schmitt lorsque, en présentant *Milarepa* sur une radio culturelle suisse, le journaliste a considéré l'auteur, sans hésiter, comme un bouddhiste. « *À cet instant-là, j'entrevois le cycle que j'avais à rédiger : parler des religions au pluriel, pas au singulier ; en parler avec intérêt et curiosité mais sans sectarisme, sans passion ni prosélytisme ; en parler parce qu'il s'agit de trésors de l'humanité qui appartiennent à tous les hommes, pas seulement aux membres du culte. À cet instant, je réalisai que, la plupart du temps, les écrivains n'évoquent qu'une religion, la leur, et d'une façon partisane. Mon travail à moi serait plus voyageur, rêveur, une randonnée humaniste.* »<sup>20</sup>

Finalement, il s'agit de comprendre l'importance qu'Eric-Emmanuel Schmitt accorde à ce qu'il qualifie d'« invisible » dans nos existences. À ce propos, l'auteur lui-même ne donne pas d'indications précises. Or, Michel Meyer, un des grands critiques littéraires des œuvres en question, qui affirme d'ailleurs que « *Le Cycle de l'Invisible, lui, porte sur l'énigme du monde, des choses, des situations* »<sup>21</sup>, propose une interprétation très intéressante de ce qu'il appelle « *la vision de l'invisible d'Eric-Emmanuel Schmitt* ». En partant de l'hypothèse que les identités bouleversées sont une constante de l'œuvre littéraire de l'auteur, il affirme que « *L'invisible est ce qui donne constance à une identité vacillante. Mais il est problématique. Il faut accepter le fait que notre identité est problématique. Les religions aident toutes à vivre, peut-être même à mourir, mais elles ne peuvent prétendre à la vérité tant elles sont différentes, et à la fois si semblables. Qu'on soit chrétien, musulman ou juif, ce n'est là qu'une illusion d'identité, une vision qui ne devrait pas obscurcir le fait qu'on n'est rien si on n'aime pas ou que l'on n'est pas aimé.* »<sup>22</sup>

---

<sup>19</sup> informations trouvées dans : HSIEH, Yvonne Y., *Eric-Emmanuel Schmitt ou la philosophie de l'ouverture*, Summa Publications, Inc., Birmingham, USA, 2006, p.88

<sup>20</sup> idée issue d'une interview avec l'auteur, dans: SUDRET, Laurence (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2009, p.81

<sup>21</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.154

<sup>22</sup> *ibid.*, p.70

## **b. Les différentes œuvres du cycle**

Pour la présentation des récits formant le *Cycle de l'Invisible*, nous respecterons l'ordre de parution des différentes œuvres. À chaque fois, nous présenterons brièvement l'histoire racontée, nous expliquerons ce qui a incité l'auteur à créer ce texte et nous nous intéresserons aux particularités stylistiques les plus importantes ainsi qu'à l'arrière-fonds culturel, historique ou spirituel indispensable à l'interprétation de l'œuvre.

### ***Milarepa*, 1997**

Aperçu de l'histoire: Simon, un jeune Parisien fait chaque nuit le même rêve. Il apprend alors qu'il est la réincarnation de Svastika, qui est l'oncle d'un célèbre ermite tibétain du XI<sup>e</sup> siècle, appelé Milarepa. Ce dernier a entretenu une relation très conflictuelle avec son oncle. Le narrateur Simon-Svastika est alors amené à raconter son histoire des milliers de fois pour atteindre un état de légèreté, pour se détacher des occupations terrestres et pour se libérer enfin du cycle des renaissances. Il s'agit d'un récit très philosophique abordant avant tout les sujets de la mort et du salut de l'âme.

Genèse: Après avoir joué la légende du Golem dans un petit théâtre, Eric-Emmanuel Schmitt, ému et émerveillé par la représentation, s'est lié d'amitié avec l'acteur, Bruno Abraham Kremer. De leur fascination partagée pour le bouddhisme est alors né un projet commun; ils ont décidé de créer un spectacle, respectivement un texte sur Milarepa, un yogi et maître renommé du bouddhisme tibétain et figure historique importante dans cette région du monde.<sup>23</sup>

Considérations stylistiques: Ce récit à la première personne épouse la forme d'une pièce, le style utilisé est dense et poétique. Ce qui complique la lecture de cette œuvre est le fait que le « je » du narrateur fluctue entre trois identités: celle du Simon d'aujourd'hui, celle du jeune tibétain Milarepa et, finalement, celle de son oncle Svastika.

Arrière-fonds: Il est important de noter que ce récit illustre avant tout les doctrines bouddhiques sur le renoncement aux biens, la purification de l'esprit par le jeûne et le labeur physique, la compassion, le pardon et le détachement des liens familiaux.

---

<sup>23</sup> idées : SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., p.5

### ***Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, 2001***

Aperçu de l'histoire : À l'âge de treize ans, Momo, un jeune adolescent juif, n'a personne sur qui compter dans la vie. Il est livré à lui-même jusqu'au moment où il se lie d'amitié avec Monsieur Ibrahim, le vieil épicier d'inspiration soufiste qui lui fait découvrir et apprécier le monde d'une manière inhabituelle, mais très charmante.

Genèse : Dans un entretien donné en 2003, l'auteur affirme que l'histoire du petit Momo, et surtout sa relation avec son frère Popol, est largement inspirée de celle de Bruno Abraham-Kremer, un très bon ami à qui Eric-Emmanuel Schmitt a d'ailleurs dédié son récit.<sup>24</sup>

Considérations stylistiques : Comme le suggère Josiane Grinfas-Bouchibti, on pourrait qualifier *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* de conte philosophique ou de fable<sup>25</sup>. Par le biais de dialogues simples, mais profonds et de formules faciles à retenir, mais très utiles pour mener une vie heureuse, Eric-Emmanuel Schmitt crée un univers animé de tolérance et d'amour.

Arrière-fonds : Eric-Emmanuel Schmitt confirme avoir voulu aller dans ce récit « *contre les idées reçues* » : « *Aujourd'hui, à cause du conflit israélo-palestinien, à cause des tensions internationales, on ne parle plus des juifs et des musulmans que comme des ennemis. Or, juifs et musulmans vivent ensemble et s'entendent très bien depuis des siècles !* »<sup>26</sup> À travers cette histoire, Eric-Emmanuel Schmitt aborde entre autres les points communs entre les différentes religions considérées comme aides dans la vie et il met l'accent sur l'amitié qui peut se développer et grandir au-delà des différences.

---

<sup>24</sup> informations trouvées dans : GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane, *Eric-Emmanuel Schmitt, Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, op.cit., p.5

<sup>25</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, *ibid*, p.5

<sup>26</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, *ibid.*, p.103

### ***Oscar et la dame rose, 2002***

Aperçu de l'histoire : Atteint d'un cancer, Oscar, un petit garçon de dix ans, vit à l'hôpital. Même si les adultes n'osent pas le lui dire, Oscar sait qu'il va mourir bientôt. Seule la dame rose, qui vient lui rendre visite régulièrement, est capable d'aider vraiment le garçon, par sa sincérité et des méthodes peu conventionnelles. C'est elle aussi qui propose à Oscar d'écrire des lettres à Dieu et ce sont précisément ces lettres qui composent ce récit philosophique et plein d'humanité créé par Eric-Emmanuel Schmitt.

Genèse : L'auteur affirme que l'origine de ce livre est à chercher dans sa propre enfance, durant laquelle il a beaucoup fréquenté les hôpitaux avec son père qui travaillait comme kinésithérapeute dans des cliniques pédiatriques. « *Main dans la main avec mon père, je recevais une bien étrange éducation : j'évoluais dans un monde où le normal n'était pas la norme [...] Très vite, pour moi, la mort fut proche, voisine, accessible, une rôdeuse qui tourne autour de nous avant de nous mordre. Contrairement à tant d'enfants -et d'adultes-, je ne me crus pas longtemps immortel. [...] De là naquit ce livre Oscar et la dame rose. Il se résume peut-être à cette obsession : plus important que guérir, il faut devenir capable d'accepter la maladie et la mort.* »<sup>27</sup>

Considérations stylistiques : Il est important de noter qu'il s'agit pour ainsi dire d'un récit épistolaire d'un genre exceptionnel, dans la mesure où il fait découvrir la correspondance d'un enfant très malade avec un destinataire invisible et dont l'existence n'est même pas certaine aux yeux d'Oscar. Et pourtant, ces lettres traduisent à merveille les pensées et sentiments les plus profonds de ce petit patient confronté bien trop tôt aux questions existentielles.

Arrière-fonds : Eric-Emmanuel Schmitt a conscience d'aborder par ce récit un sujet très délicat : « *Je mis des années avant d'oser écrire ce livre, trop conscient que je touchais non seulement un point sensible mais un tabou : l'enfant malade.* »<sup>28</sup> En effet, il est bien connu que Dostoïevski avait affirmé que la souffrance et la mort d'un enfant empêchaient de croire en Dieu, or, Schmitt tente de donner une nouvelle vision de la mort et de la souffrance que l'on peut (peut-être) mieux supporter en faisant preuve de foi.

---

<sup>27</sup> commentaire trouvé sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt, <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-recits-oscar-et-la-dame-rose.html>

<sup>28</sup> *ibid.*

## ***L'enfant de Noé, 2004***

Aperçu de l'histoire: Il n'est pas facile d'être juif en 1942, le petit Joseph en fait déjà l'expérience à son jeune âge de sept ans. Pour sauver sa vie, il est d'abord séparé de ses parents, puis recueilli par le père Pons qui accepte de « cacher » Joseph dans un internat fréquenté surtout par des élèves catholiques. C'est aussi ce prêtre qui, par sa tolérance, sa générosité extraordinaire et son courage sans bornes, guidera Joseph à une période de sa vie où il a besoin de se situer dans ce monde bouleversé et de (re)trouver ses repères aussi et surtout au niveau de son identité religieuse et spirituelle.

Genèse: À travers ce récit, Eric-Emmanuel Schmitt a voulu offrir « *une lecture du passé – la guerre, la persécution des juifs – mais pour éclairer le présent, où injustice, violence et intolérance continuent leur sinistre carnage.* »<sup>29</sup> De plus, il lui importait de mettre en valeur notre héritage de la pensée juive, quelle que soit notre confession.

Considérations stylistiques: *L'enfant de Noé* est l'œuvre la plus longue du *Cycle de l'Invisible*, mais elle fait preuve d'une intensité dramatique exceptionnelle qui est sans doute liée aux échanges rapides des personnages principaux et à la précision des formulations de Schmitt.

Arrière-fonds: *L'enfant de Noé* est entre autres dédié à Pierre Perelmuter que Schmitt appelle son « ami » et « dont l'histoire a, en partie, inspiré ce récit. »<sup>30</sup> Cet homme a vécu un sort semblable à celui de Joseph, dans la mesure où il a été recueilli par le vicaire de la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Namur qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, a construit une synagogue comparable à celle du père Pons.<sup>31</sup>

Le contact et les ressemblances entre les religions sont un sujet très important dans les œuvres d'Eric-Emmanuel Schmitt. Dans ce récit en particulier, les interactions culturelles et spirituelles constituent sans doute la trame narrative. N'oublions pas qu'aux dernières pages du récit, l'auteur fait référence au conflit israélo-palestinien qui est malheureusement toujours d'actualité. Il ne s'agit donc pas seulement de réfléchir au

---

<sup>29</sup> idée issue d'une interview avec l'auteur, dans: SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, L'enfant de Noé*, op.cit., p.132

<sup>30</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., dédicace

<sup>31</sup> DUPLAT, Guy, « Le nouveau roman d'Eric-Emmanuel Schmitt vient de sortir... », *La Libre Belgique* (article trouvé sur le site officiel de l'auteur : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-recits-l-enfant-de-noe.html>)

passé, mais aussi d'en tirer des leçons applicables en partie aux situations conflictuelles de notre époque.

### ***Le sumo qui ne pouvait pas grossir, 2009***

Aperçu de l'histoire : Jun, un jeune Japonais de quinze ans, souffre d'une « *allergie universelle* », il est « *intolérant à la terre entière* », y compris à lui-même.<sup>32</sup> Révolté contre tout et chacun, il vit dans les rues de Tokyo, sans contact avec sa famille. Petit et maigre, il considère d'abord de fou le maître de sumo Shomintsu qui ne cesse de lui adresser le même message : « *Je vois un gros en toi* »<sup>33</sup>. Or, cette formule constitue pour Jun le début d'un changement important, d'un apprentissage radical qui modifiera complètement sa vision du monde, son jugement des personnes et l'image qu'il a de lui-même et de son passé.

Genèse : Dans une interview avec Anne-Sylvie Prenger du journal suisse *Le Matin*, Eric-Emmanuel Schmitt affirme avoir eu l'idée de ce récit en visitant un jardin zen à Kyoto, au Japon. C'est là qu'il a vécu une expérience bouleversante ; il avait l'impression d'être libéré de ses agressions et de « *sortir de [son] corps et de [se] mettre à planer au-dessus du jardin.* »<sup>34</sup> C'est à partir de cette expérience très forte que Schmitt s'est intéressé au bouddhisme zen, philosophie qui transmet l'idée d'une « *pensée cosmique* »<sup>35</sup> alors que traditionnellement, en Europe centrale, l'individu constitue le noyau de notre vision du monde.

Considérations stylistiques : Dans un article de la revue *Homme en Question*, on souligne le caractère parabolique de ce récit <sup>36</sup>. Il est vrai que dans *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, les idées passent souvent par des images, des détours qui permettent à l'esprit de mieux cerner le sens du message à transmettre. Il s'agit en effet d'un adolescent qui veut « grandir », dans tous les sens du terme. Ce caractère parabolique confère au récit une dimension poétique qui fait tout son charme.

---

<sup>32</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, Editions Albin Michel, Paris, 2009, p.12

<sup>33</sup> *ibid.*, p.7

<sup>34</sup> PRENGER, Anne-Sylvie, « Je me sens coupable quand je n'écris pas », *Le Matin* (interview trouvée sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt, <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-recits-le-sumo-qui-ne-pouvait-pas-grossir.html>)

<sup>35</sup> *ibid.*

<sup>36</sup> « EES, le philosophe en paraboles », *L'homme en Question*, numéro 23 (article trouvé sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-recits-le-sumo-qui-ne-pouvait-pas-grossir.html>)

Arrière-fonds : Un principe fondamental pour comprendre ce récit est celui du lien qu'il faut rétablir entre les pensées et le corps. Le but est en effet de maîtriser ses idées ainsi que son corps et de replacer la volonté « *au pilotage du navire* »<sup>37</sup>. Cela est notamment possible en affrontant les problèmes qui nous freinent dans notre épanouissement et par le biais de la méditation qui nous permet de nous détacher en quelque sorte de la vie terrestre. Il s'agit en effet de « *s'éloigner de [soi-même] pour mieux se trouver.* »<sup>38</sup>

Ces informations sur les différentes œuvres formant le *Cycle de l'Invisible* permettent déjà de comprendre qu'Eric-Emmanuel Schmitt accorde une grande importance au point de vue des enfants qui, comme nous venons de le constater, jouent les rôles principaux dans nos récits.

---

<sup>37</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.72

<sup>38</sup> « EES, le philosophe en paraboles », op.cit.

### **3. Les enfants comme héros philosophiques**

Que ce soient Milarepa, Momo, Oscar, Joseph ou Jun, les principaux héros des œuvres formant le *Cycle de l'Invisible* ont en commun leur jeune âge. Dans une entrevue, Bernard Lehut, chroniqueur littéraire auprès de RTL France, a interrogé Eric-Emmanuel Schmitt précisément sur son choix d'aborder « *par le « truchement » d'un enfant* » des thèmes qui lui sont chers. L'auteur y a répondu en expliquant que pour lui, « *il y a quelque chose de pur dans le raisonnement des enfants* », qu'ils se trouvent tout le temps « *dans le questionnement* » et loin des préjugés, des pressions culturelles et du snobisme. Pour lui, « *l'enfant est le héros philosophique par excellence* »<sup>39</sup>.

Dans une autre interview avec Josiane Grinfas-Bouchibti, Schmitt définit ce qu'est pour lui « *l'esprit d'enfance* » auquel il a si volontiers recours en composant ses œuvres : « *pas une régression, pas une nostalgie, mais la renaissance de l'humilité que nous avons tous dans nos premières années, lorsque nous acceptions de penser que l'univers était immense, mystérieux, infini, riche de plus de questions que de réponses ... bref, quand nous savions que nous ne savions pas.* »<sup>40</sup>

Finalement, l'auteur a utilisé à ce propos une métaphore très forte et bien digne d'être citée dans ce contexte, en affirmant: « *Les enfants sont les vecteurs merveilleux qui peuvent faire sauter nos gangs de préjugés, ce sont des scalpels.* »<sup>41</sup>

Cette première partie de notre travail nous a permis de nous introduire en quelque sorte dans l'univers littéraire et philosophique d'Eric-Emmanuel Schmitt. Ces informations recueillies nous serviront sans doute pour juger à sa juste valeur l'importance de l'altérité pour les jeunes héros de nos récits.

---

<sup>39</sup> interview sur RTL dans le cadre de l'émission « Les Livres ont la parole » animée par Bernard Lehut, émission du 5 avril 2009 que l'on peut écouter sur le site <http://www.rtl.fr/actualites/culture-loisirs/article/le-sumo-qui-ne-pouvait-pas-grossir-de-eric-emmanuel-schmitt-4199556>

<sup>40</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane, *Eric-Emmanuel Schmitt, Oscar et la dame rose*, op.cit., p.110

<sup>41</sup> DUPLAT, Guy, « Le nouveau roman d'Eric-Emmanuel Schmitt vient de sortir... », op.cit.



## II. Le jeune héros face à l'altérité

« *Emploie bien le temps de ta jeunesse, c'est sur quoi repose ton bonheur futur.* »

Ce proverbe suédois présente le temps de la jeunesse comme une période fondamentale pendant laquelle se construisent l'identité et le caractère des gens. À ce moment de notre vie, nous découvrons en effet consciemment le monde qui nous entoure et nous apprenons à nous connaître nous-mêmes. Les questionnements sur l'identité individuelle et collective occupent alors une place privilégiée dans l'existence des jeunes qui cherchent à trouver leur voie dans la vie. Dans cette quête d'identité et de personnalité, les enfants et adolescents sont amenés à faire face à l'altérité. Notons à ce propos que *Le Nouveau Petit Robert de la langue française* définit cette altérité comme « *fait d'être un autre* » ou « *caractère de ce qui est autre* »<sup>42</sup> et que le *Dictionnaire de la langue française* d'Emile Littré explique ce terme par la « *qualité d'être autre* »<sup>43</sup>. Ainsi, nous pouvons nous baser sur l'hypothèse que les jeunes se forment et développent leur identité personnelle au contact d'autres personnes, différentes d'eux, ainsi qu'à travers la confrontation avec l'altérité qu'ils ressentent en eux-mêmes.

Appliquée à notre corpus de textes, cette problématique de l'identité juvénile face à l'altérité représente aussi un axe de lecture passionnant, dans la mesure où les jeunes héros, dans leurs situations de vie respectives, se distinguent par leurs attitudes particulièrement intéressantes face à l'inconnu.

---

<sup>42</sup> REY-DEBOVE, Josette, REY Alain et.al., *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2009

<sup>43</sup> LITTRÉ, Paul-Emile, *Dictionnaire de la langue française, Encyclopaedia Britannica, Chicago, 1974*

## **1. Le personnage principal : un personnage qui se sent « autre »**

Dans un article paru dans *Le Figaro* et intitulé *Le garçon qui était d'ailleurs*, Amelle Héliot reprend les paroles d'Eric-Emmanuel Schmitt qui, en tant qu'enfant, avait l'impression d'être « différent » : « *J'étais identifié comme quelqu'un d'étranger. Je ne me reconnaissais que dans un métissage, la Martinique, le Vietnam, ou même le Caucase. J'étais d'ailleurs.* »<sup>44</sup> Chez Milarepa, Momo, Oscar, Joseph et Jun, le lecteur retrouve ce sentiment d'être différent des autres dans un monde qu'il reste à explorer.

### **a. Des enfants qui mènent une vie hors du commun pour leur âge**

Le sort du jeune **Milarepa** n'est pas facile à vivre. Il a six ans quand son père meurt et des conflits au sein de la famille font qu'il passe le reste de son enfance et son adolescence à travailler dur, et cela dans des conditions de vie inhumaines.

Dès les premières lignes du récit *Monsieur Ibrahim est les fleurs du Coran*, le lecteur s'aperçoit que **Momo** ne mène pas une vie habituelle d'un garçon de onze ans. Comme tous les enfants, il possède une tirelire qu'il utilise pour conserver son argent. Cependant, il ne l'utilise pas pour s'acheter des bonbons au coin de la rue : « *À onze ans, j'ai cassé mon cochon et je suis allé voir les putes.* »<sup>45</sup> Dans la vie de tous les jours, Momo ne vit pas dans le luxe. Son père, personne très occupée et distante, met un tout petit budget à la disposition de son fils qui est obligé de s'occuper du ménage et des achats. Le petit a du mal à supporter cette situation, surtout qu'il doit régulièrement faire face à des reproches injustifiés de la part de son père : « *Donc, il n'est pas suffisant de me faire engueuler au lycée, comme à la maison, de laver, d'étudier... il fallait aussi que je passe pour un voleur ! Puisque j'étais déjà soupçonné de voler, autant le faire.* »<sup>46</sup>

Les problèmes d'**Oscar** se situent à un tout autre niveau. Il est atteint d'une leucémie dont il ne pourra se remettre. À l'âge de dix ans, Oscar souffre physiquement et il est conscient du fait que sa mort est proche. Ses réflexions et préoccupations diffèrent évidemment beaucoup de celles d'un enfant de son âge qui est en bonne santé.

---

<sup>44</sup> HELIOT, Amelle, « Le garçon qui était d'ailleurs », *Le Figaro*, 2003 (article publié sur le site officiel de l'auteur : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-presse.html>)

<sup>45</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Editions Albin Michel, Paris, 2001, p.9

<sup>46</sup> *ibid.*, p.10

Même si le petit **Joseph** aura la chance de ne pas mourir jeune, son sort est dramatique. À cause de son appartenance à la religion juive, ce garçon vit les trois dernières années de la Seconde Guerre mondiale comme une période de solitude et d'insécurité. En 1942, à l'âge de sept ans, ses parents le confient à des inconnus pour le protéger. À partir de ce moment, sans vraiment en comprendre les raisons, Joseph doit sans cesse cacher sa propre identité qu'il n'arrive d'ailleurs pas encore à cerner réellement, et devient témoin des atrocités qui arrivent aux personnes qui, volontairement ou par mégarde, ne se conforment pas au régime nazi.

**Jun** se sent seul au monde. Il vit et dort dans les rues de Tokyo où il gagne aussi son argent en vendant illégalement des objets aux passants. À l'âge de quinze ans, il vit déjà coupé du passé et de l'avenir, il est à bout de ses forces et se sent nettement inférieur aux rats et aux corbeaux de son pays: « *Moi, j'étais donc moins que ça. Moins qu'un rat à Ginza ou qu'un corbeau à Shinjuku. J'avais tout perdu - toit, statut, emploi, honneur, dignité -, tout sauf ma liberté. Liberté de quoi d'ailleurs ? Le choix entre la mort rapide ou le malheur un chouïa plus longtemps.* »<sup>47</sup>

Le constat s'impose donc que, contrairement à beaucoup d'autres enfants et adolescents, Milarepa, Momo, Oscar, Joseph et Jun n'ont pas la chance de vivre une vie insouciant et agréable. « *Dans notre jeunesse, nous vivons comme si nous étions immortels* »<sup>48</sup>, malheureusement, cette affirmation de l'écrivain suisse Pascal Mercier ne peut s'appliquer à nos cinq héros qui, dès leur jeune âge, doivent faire face à des situations de vie extrêmement difficiles.

---

<sup>47</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.39

<sup>48</sup> MERCIER, Pascal, *Train de nuit pour Lisbonne*, traduit de l'allemand suisse par Nicole Casanova, Edition Maren Sell, Paris, 2006

## **b. Des enfants en conflit avec leurs parents**

**Milarepa** est l'objet d'une haine démesurée de la part de son oncle Svastika qui, ruiné en tant que berger par une maladie des chèvres et des yacks, s'était senti humilié par une remarque témoignant de la compassion de son petit neveu. Ensuite, quand le père du jeune héros meurt, Svastika, devenu le chef de la famille, décide de se venger de cet affront en infligeant des conditions de vie inadmissibles aux proches de Milarepa : « *Milarepa avait six ans lorsqu'il perdit son père. Mon cousin, par testament, me l'avait confié, ainsi que sa sœur et sa mère. [...] Tout me fut attribué provisoirement en attendant que Milarepa fût en âge de tenir sa maison. - Devant le corps froid de mon cousin et au milieu des pleurs des siens, je décidai que plus jamais le petit Milarepa ne sourirait comme il avait osé me sourire, que plus jamais il ne fondrait en ces larmes sympathiques, ces larmes trop douces, ces larmes de riche qui s'apitoie. - Je le chassai de la grande maison, je les forçai, lui, sa sœur, sa mère, à travailler. En quelques années, la mère se replia en une vieille femme cassée, édentée, coiffée de foin gris. La sœur servait de souillon chez les autres. Quant à Milarepa, il avait pâli, maigri ; sa chevelure, qui autrefois tombait en boucles d'or, s'était remplie de poux et de lentes. [...] Il attendait mes biens comme son dû, il gardait la nuque droite, il croyait à la justice, il m'appelait son oncle et ne me traitait même pas de voleur. Je le haïssais. - Lorsqu'il eut vingt ans et qu'il vint réclamer son héritage, il comprit que je ne le lui rendrais pas. Il m'insultait longuement et se mit à boire. [...] Il fléchissait enfin. »<sup>49</sup>*

L'attitude du père de **Momo** fait également souffrir le garçon dont la mère a très tôt quitté la famille sans laisser de trace ni d'explication. Il s'agit d'un homme dépressif et insatisfait de la vie qui est incapable d'assurer l'éducation et l'encadrement chaleureux dont le petit Momo aurait besoin et qu'il mériterait. Momo se sent en effet frustré du fait que son père garde une très grande distance émotionnelle par rapport à lui et ne lui accorde pas le droit de faire vraiment partie de sa vie. Il s'agit d'un garçon très intelligent qui désire découvrir et comprendre le monde, mais son père, détenteur d'un grand savoir, lui en refuse l'accès. Voici le constat de Momo à ce propos : « *Il était clos dans les murs de sa science, il ne faisait pas plus attention à moi qu'à un chien -, il n'était*

---

<sup>49</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p.13-15

*même pas tenté de me jeter un os de son savoir [...] travailler, ça c'est le grand mot, la justification absolue... »<sup>50</sup>*

À part le vide laissé par sa mère et le manque d'amour et de considération de la part de son père, Momo doit aussi affronter une altérité inconnue et insondable, à savoir son frère Popol qui, selon les souvenirs du père, incarnait toutes les vertus qui font défaut à Momo. Il s'agit d'une situation épouvantable et extrêmement déstabilisante pour un enfant que de se sentir en concurrence avec un « fantôme » idéalisé auquel il est sans cesse comparé : « *Popol, c'était l'autre nom de ma nullité [...] c'était déjà difficile de se battre avec un souvenir mais alors vivre auprès d'une perfection vivante comme Popol, ça, ça aurait été au-dessus de mes forces.* »<sup>51</sup> Finalement, Momo se sent totalement incompris de son père, ce qu'il arrive à formuler de manière très claire, malgré son jeune âge : « *Visiblement, ça ne l'intéressait pas de savoir ce que j'en pensais.* »<sup>52</sup> Et le jour où son père l'abandonne, la réaction de Momo est immédiate : « *Ma décision était prise. Il fallait faire semblant... Il était hors de question que j'admette avoir été abandonné. Abandonné deux fois, une fois à la naissance par ma mère ; une autre fois à l'adolescence, par mon père. Si cela se savait, plus personne ne me donnerait ma chance. Qu'avais-je de si terrible ? [...] Ma décision fut irrévocable : je simulais la présence de mon père.* »<sup>53</sup>

Les parents d'**Oscar**, quant à eux, s'intéressent beaucoup à leur fils malade, mais vu le caractère irrémédiable de l'état de santé de l'enfant, ils ont du mal à communiquer ouvertement avec leur garçon qui en aurait pourtant besoin. Il est en effet très déçu de ses parents qui lui rendent régulièrement visite à l'hôpital en apportant beaucoup de cadeaux et qui passent alors les après-midis à lire les règles des jeux et les modes d'emploi, au lieu de parler à Oscar des sujets qui le préoccupent vraiment à cette époque de sa vie. Ce qui le déçoit probablement le plus, c'est de se rendre compte du manque de courage de ses parents qui, après un entretien avec les médecins, n'arrivent pas à lui avouer la vérité sur son état de santé : « *Et c'est là que j'ai compris que mes parents étaient deux lâches. Pire : deux lâches qui me prenaient pour un lâche !* »<sup>54</sup> Cette

---

<sup>50</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.24

<sup>51</sup> *ibid.*, p.24-25

<sup>52</sup> *ibid.*, p.41

<sup>53</sup> *ibid.*, p.44

<sup>54</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, Editions Albin Michel, Paris, 2002, p.27

désillusion semble même l'emporter sur les souffrances liées à sa maladie, comme le suggère le dialogue suivant avec Mamie-Rose, sa confidente : « *Qu'est-ce qui te fait le plus mal ? -Je déteste mes parents.* »<sup>55</sup>

Dans le cas du petit **Joseph**, ce n'est pas la maladie qui rend difficile la relation avec ses parents, mais la situation politique et sociale pendant la deuxième moitié de la Seconde Guerre mondiale. Les parents de Joseph ont alors dû prendre la décision de se séparer de leur fils, afin d'augmenter ses chances d'échapper à la persécution des juifs à cette époque sombre de l'histoire. Le petit garçon, incapable de comprendre réellement les raisons de cette séparation, souffre bien sûr de l'absence de ses parents bien-aimés et commence à réaliser que lui et sa famille sont différents de la plupart des Français. Plus tard, ayant compris les dangers qu'encourent les personnes juives à cette époque-là, il lui arrive d'être furieux envers ses parents : « *Moi, je leur en voulais ! Je leur en voulais d'être juif, de m'avoir fait juif, de nous<sup>56</sup> avoir exposés au danger. Deux inconscients ! Mon père ? Un incapable. Ma mère ? Une victime. Victime d'avoir épousé mon père, victime de n'avoir pas mesuré sa profonde faiblesse, victime de n'être qu'une femme tendre et dévouée. Si je méprisais ma mère, je lui pardonnais néanmoins, car je ne pouvais l'empêcher de l'aimer. En revanche, une solide haine m'habitait à l'encontre de mon père. Il m'avait forcé à devenir son fils sans se révéler capable de m'assurer un sort décent.* »<sup>57</sup>

**Jun** avait fui sa mère « *sans commentaire [...] en ne lui laissant qu'une adresse bidon à Tokyo.* »<sup>58</sup> Comme Momo, l'adolescent japonais ne vivait qu'avec un seul de ses parents, sa maman, son père s'étant suicidé à la suite d'un surmenage dû au travail. Sa mère est comparée à un ange, c'est une personne très sensible et appréciée des autres, mais son fils Jun, à l'image de Momo, ne se sent pas aimé et valorisé d'elle, comme le témoignent les propos suivants : « *Ma mère avait toujours parlé aux autres avant moi, ma mère avait toujours discuté avec les autres davantage qu'avec moi, ma mère avait toujours porté plus d'attention aux autres qu'à moi. Oui, je n'avais jamais possédé qu'une seule conviction la concernant : j'étais le moindre de ses soucis.* »<sup>59</sup> Un autre aspect de sa relation avec sa mère le rapproche du jeune Oscar, à sa savoir sa profonde tristesse due à un manque de

---

<sup>55</sup> *ibid.*, p.31

<sup>56</sup> nous : son copain juif Rudy et lui-même

<sup>57</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.125-126

<sup>58</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.33

<sup>59</sup> *ibid.*, p.34

communication avec sa mère. Analphabète, elle écrit des lettres à son fils qui arrive à déchiffrer les symboles envoyés par sa mère, mais pour Jun, cette communication reste insuffisante et décevante : *«Pourquoi étais-je né d'une mère pareille, une mère que je ne comprenais pas, une mère qui ne me comprenait pas ? [...] Cette correspondance confuse résumait notre situation : n'ayant pas la certitude de saisir un propos qu'elle ne savait exprimer avec précision, j'échouais à communiquer, cet échec nous rendait, elle et moi, chaque jour plus étrangers l'un à l'autre.»*<sup>60</sup>

Les situations familiales difficiles que nous venons de relever dans les différentes œuvres engendrent visiblement des questionnements profonds chez les jeunes héros à qui manque une certaine stabilité dans la vie, un fondement fiable sur lequel ils pourraient prendre appui pour se construire et développer leur propre identité.

---

<sup>60</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.36-37

### c. Des enfants en quête d'identité

En proie à la haine de son oncle Svastika, **Milarepa** cherche désespérément des moyens de gérer son sort. Il recherche d'abord du réconfort dans l'alcool et plus tard, il quitte sa famille pour étudier pendant quelques années la magie noire et les envoûtements. Rentré au village, il tente de se venger de son oncle par le biais de malédictions et d'incantations visant avant tout à ruiner la vie et l'existence de Svastika. Ses sortilèges causent la mort de trente-cinq personnes invitées au mariage du fils de son oncle et sèment la peur parmi les habitants du village sérieusement endommagé. Parure Blanche, la mère de Milarepa, est fière de son fils qui, dorénavant, détient un grand pouvoir dans la région. Or, le bilan du jeune homme lui-même en est un autre : « *Milarepa se rendait compte que sa force ne lui avait servi que pour le mal, Milarepa se prenait en horreur.* »<sup>61</sup>

Dans son rôle de fils d'un homme dépressif et distant, **Momo** se sent tellement mal qu'il décide à l'âge de onze ans de renoncer pour ainsi dire au reste de son enfance pour être un homme. Il se fait passer pour seize ans et paie pour se faire initier au monde des adultes : « *Deux cent francs, c'était le prix d'une fille rue de Paradis. C'était le prix de l'âge d'homme.* »<sup>62</sup> Afin de pouvoir survivre, Momo ressent le besoin d'avoir des preuves de sa valeur en tant que personne, de gagner confiance en lui-même. À l'école, il fait tout pour plaire aux filles et pour tomber amoureux, sans perdre de temps : « *Je devais me prouver qu'on pouvait m'aimer, je devais le faire savoir au monde entier avant qu'il ne découvre que même mes parents, les seules personnes obligées de me supporter, avaient préféré fuir.* »<sup>63</sup> Afin de se payer des visites chez les prostituées, Momo va jusqu'à voler des aliments à l'épicerie de Monsieur Ibrahim. À onze ans, le garçon s'engage peu à peu sur la voie de la criminalité.

Les réactions des autres personnes face à sa maladie ont un effet déstabilisant sur **Oscar** qui commence à remettre en question sa personnalité et met en doute sa propre amabilité. Il se rend compte que depuis qu'il est considéré comme incurable, les gens autour de lui ne se comportent plus de la même façon : « *Maintenant tout l'étage, les*

---

<sup>61</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, op.cit., p.25

<sup>62</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.10

<sup>63</sup> *ibid.*, p.46

*infirmières, les internes et les femmes de ménage, me regarde pareil. Ils ont l'air tristes quand je suis de bonne humeur ; ils se forcent à rire quand je sors une blague. Vrai, on ne rigole plus comme avant. »*<sup>64</sup> De plus, il a conscience du fait qu'il « *ne fait plus plaisir* »<sup>65</sup>, il se prend pour un « *mauvais malade* », « *un malade qui empêche de croire que la médecine, c'est formidable* »<sup>66</sup>. Oscar est un « *obstacle à la médecine* »<sup>67</sup>, et il s'en sent coupable envers ses médecins. Par rapport à ses parents, ses sentiments fluctuent entre la déception et la colère quand il fait le constat suivant : « *Ils ont peur de moi. Ils n'osent pas me parler. Et moins ils osent, plus j'ai l'impression d'être un monstre. Pourquoi est-ce que je les terrorise ? Je suis si moche que ça ? Je pue ? Je suis devenu idiot sans m'en rendre compte ?* »<sup>68</sup>

Après sa séparation de ses parents, le petit **Joseph** se trouve complètement désorienté. À l'âge de sept ans, il est obligé de définir rapidement sa propre identité et cela dans un monde à l'envers. Il est par exemple hébergé par une « *grande* » dame qui n'est même pas grande. Se doutant qu'il est « *autre* », quelqu'un d'extraordinaire aux yeux son environnement qui se soucie beaucoup de lui, Joseph se croit même noble pendant un certain temps. Ensuite, on lui explique qu'il doit mentir au sujet de son âge, de ses parents et de son appartenance religieuse, ce qui peut bien dérouter un petit garçon à qui l'on a toujours expliqué qu'il faut s'en tenir à la vérité. Or, Joseph sait s'adapter aux circonstances : « *Sans doute sentais-je qu'il y avait un fort bénéfice à devenir catholique : cela me protégerait : Mieux : cela me rendrait normal. Être juif, pour l'instant, signifiait avoir des parents incapables de m'élever, posséder un nom qu'il fallait mieux remplacer, contrôler en permanence mes émotions et mentir. Alors, quel intérêt ? J'avais très envie de devenir un petit orphelin catholique.* »<sup>69</sup> Cet espoir ne dure pourtant que jusqu'au moment où Joseph découvre que la circoncision le rattachera à jamais au judaïsme et qu'elle constitue dans les circonstances données un vrai danger. Voyant tout le monde autour de lui mentir si la situation l'exige, il est obligé d'accepter l'inévitable : « *Mentir et laisser mentir. Par là passait notre salut à tous.* »<sup>70</sup>

---

<sup>64</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.12

<sup>65</sup> *ibid.*, p.11

<sup>66</sup> *ibid.*, p.11

<sup>67</sup> *ibid.*, p.22

<sup>68</sup> *ibid.*, p.82

<sup>69</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.66

<sup>70</sup> *ibid.*, p.103

En ce qui concerne la personnalité de **Jun**, elle est loin d'être équilibrée. Il a en effet du mal à saisir sa propre identité : « *J'ai juste conscience d'avoir été autre, avant, y a très longtemps.* »<sup>71</sup> À ce flou intérieur s'ajoute l'impression d'être en décalage avec le monde et les gens qu'il n'arrive pas à comprendre, comme s'il parlait une autre langue : « *il m'arrive souvent de penser que les gens m'agressent [...] puis de découvrir mon erreur, j'ai interprété, déformé, voire rêvé.* »<sup>72</sup> En réaction à cette dysharmonie générale, Jun a développé ce qu'il appelle une « *allergie universelle* », il est devenu « *intolérant à la terre entière* »<sup>73</sup>, y compris envers sa propre personne. Il prend tout en horreur, sauf ce qui est monstrueux, et ce qui lui répugne le plus, c'est la générosité des gens.

Nos cinq jeunes héros n'ont pas un sort facile, mais ils sont bien obligés d'y faire face et de trouver des moyens de gérer les situations données. Cela peut constituer une tâche compliquée, étant donné qu'ils manquent de repères dans la vie et de confiance en eux-mêmes, vu le caractère vacillant de leur personnalité. Dans son roman intitulé *La Difficulté d'être*, Jean Cocteau, sentant la mort s'approcher, a formulé la phrase suivante : « *La jeunesse sait ce qu'elle ne veut pas avant de savoir ce qu'elle veut.* »<sup>74</sup> Appliquée aux œuvres de notre corpus, cette citation permet de mieux comprendre cette quête d'identité qu'entreprennent les personnages principaux. Mécontents ou déçus de leur vie, ils se révoltent à leur façon et cherchent leur voie dans un monde qui semble être hostile à leur égard.

---

<sup>71</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.15

<sup>72</sup> *ibid.*, p.7

<sup>73</sup> *ibid.*, p.12

<sup>74</sup> COCTEAU, Jean, *La Difficulté d'être*, Edition de Poche, Paris, 1993

## **2. Une rencontre décisive : le contact avec une personne tout à fait « autre »**

Une citation anonyme postule que « *L'essentiel de la vie sont les êtres que l'on rencontre sur son chemin.* »<sup>75</sup> Il est vrai que le contact avec d'autres personnes, même si elles sont très différentes de nous, peut enrichir notre vie et nous amener à jeter un regard nouveau sur notre existence, (re)définir les valeurs qui nous tiennent à cœur et, le cas échéant, changer des aspects de notre vie. Milarepa, Momo, Oscar, Joseph et Jun ont la chance de rencontrer des personnes exceptionnelles qui les accompagnent à une époque de leur vie où ils ont besoin d'un soutien bienveillant.

### **a. Une personne hors du commun : mystérieuse et fascinante**

Etant donné que le premier récit du cycle se joue à deux époques et lieux différents, de nos jours à Paris et au Népal durant le XI<sup>e</sup> siècle, il existe aussi deux figures capables de fasciner les personnages principaux par leur personnalité impressionnante, voire envoûtante. À Paris, Simon, le jeune Parisien qui fait chaque nuit le même rêve où il erre muni d'un gros bâton dans les montagnes népalaises pour tuer son neveu, rencontre un jour une **femme très impressionnante** dans un café : « *C'était une femme évasive comme la fumée de sa cigarette ; elle se tenait au fond du café où j'allais prendre mon petit déjeuner, seule à table, le regard perdu dans les volutes qui l'entouraient. Je croquais mon croissant en la fixant, sans arrière-pensée, comme ça, parce qu'elle faisait partie de ces êtres que l'on observe sans trop savoir pourquoi ils vous attirent.* »<sup>76</sup> Plus tard, elle fait comprendre à Simon qu'il est la réincarnation de Svastika, l'oncle méchant de Milarepa, et qui désire tuer son neveu. C'est alors, pour se libérer de ce rêve, que Simon commence à raconter l'histoire de Milarepa et de son oncle des milliers de fois.

Dans le temps, au Népal, Milarepa, conscient du fait que la magie noire ne lui apporte pas la satisfaction qu'il espérait, décide de se rendre à Tchro-oua-lung chez **Marpa le Traducteur**, un grand maître bouddhiste qui pourrait l'aider à abandonner son penchant criminel.

---

<sup>75</sup> citation trouvée sur le site [www.evene.fr](http://www.evene.fr)

<sup>76</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, op.cit., p.9

La décision de quitter l'âge de l'enfance et la rencontre avec **Monsieur Ibrahim** se font parallèlement dans la vie de Momo, comme si le vieil homme venait accueillir le garçon au seuil de l'âge adulte pour lui servir d'accompagnateur. Nombreux sont dans le roman les indices qui présentent Monsieur Ibrahim comme un homme hors du commun. C'est un être extraordinaire dans le sens qu'il est depuis plus de quarante ans « *l'Arabe d'une rue juive* »<sup>77</sup>, ayant donc trouvé sa place dans un milieu qui, *a priori*, n'est pas le sien. Ce qui le rend mystérieux, c'est le fait que durant la journée, il ne bouge jamais de son tabouret et disparaît pendant que l'épicerie est fermée, entre minuit et huit heures du matin, sans laisser de trace. De plus, il se caractérise par son lien au milieu naturel et animal et semble ainsi échapper en quelque sorte aux lois qui régissent la vie humaine. Apparemment, « *Monsieur Ibrahim a toujours été vieux* »<sup>78</sup>, formant ainsi un symbole de la continuité. Il est doté de « *dents en ivoire* »<sup>79</sup> et il ne bouge pas, comme « *une branche greffée à son tabouret* »<sup>80</sup>. Sa moustache est sèche et ses yeux « *en pistache, plus clairs que sa peau brune tachée par la sagesse.* »<sup>81</sup> En effet, dans le quartier, Monsieur Ibrahim passe pour un sage, une raison en est certainement qu'il réussit un exploit admirable, à savoir à échapper à l'agitation de la vie parisienne en ne bougeant pas, en parlant peu et en souriant beaucoup. Le vieil homme possède aussi le don de l'observation bienveillante et quand il réussit à deviner les pensées de Momo, le garçon est réellement impressionné par ce vieillard venant du Croissant d'or et qui éveille en lui l'imagination et la curiosité.

**Mamie-Rose**, la vieille dame qui travaille comme volontaire à l'hôpital pour tenir compagnie à des enfants malades, représente à son tour pour Oscar la stabilité et la permanence. À un moment où autour d'Oscar, toutes les personnes se comportent bizarrement parce qu'elles ne savent pas comment réagir face à un enfant mourant, la dame rose est pour le garçon une amie qui reste comme elle est et à qui il peut faire confiance : « *Il n'y a que Mamie-Rose qui n'a pas changé. À mon avis, elle est trop vieille pour changer. Et puis elle est trop Mamie-Rose, aussi.* »<sup>82</sup> De plus, elle est différente des autres femmes que connaît Oscar, elle parle mal et lui raconte des histoires fascinantes

---

<sup>77</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.13

<sup>78</sup> *ibid.*, p.12

<sup>79</sup> *ibid.*, p.13

<sup>80</sup> *ibid.*, p.13

<sup>81</sup> *ibid.*, p.13

<sup>82</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.12

qu'elle a vécues. Ainsi, elle éveille l'intérêt et la curiosité d'Oscar qui oublie pour quelques instants sa maladie, comme lorsqu'elle lui parle de son métier précédent : « *-Tu ne vas pas me croire. -Je vous jure que je vous croirai. -Cachouse. -Je ne vous crois pas !* »<sup>83</sup> Une autre rencontre mystérieuse que fait Oscar, c'est celle avec Dieu. En effet, Dieu occupe dans cette œuvre le rôle d'un personnage, muet certes, mais dont l'existence préoccupe fortement le petit Oscar pendant les dernières semaines de sa vie.

Quant à Joseph, il fait à son tour la rencontre de deux personnes adultes qui l'impressionnent beaucoup. Il ne faut en effet pas oublier le personnage de **Mademoiselle Marcelle**, appelée « Sacrebleu » qui n'est pas une personne agréable à vivre, mais qui sauve beaucoup d'enfants juifs par son courage extraordinaire et son sentiment du devoir : « *Je ne suis pas bonne, je suis juste. J'aime pas les curés, j'aime pas les juifs, j'aime pas les Allemands, mais je ne supporte pas qu'on s'attaque à des enfants. [...] Non, j'aime pas les enfants non plus. Mais ce sont quand même des êtres humains. [...] Je n'aime rien ni personne. Mon métier, c'est pharmacienne : ça veut dire aider les gens à demeurer en vie. Je fais mon travail, voilà tout.* »<sup>84</sup>

Un autre personnage, beaucoup plus important encore pour Joseph, c'est le **Père Pons**, le curé qui prend Joseph sous sa protection bienveillante. À son sujet, il faut rappeler que le nom du curé, Père Pons, amuse tout de suite le petit garçon qui fait le lien entre la pierre ponce qu'on utilise dans la salle de bains pour râper les callosités des pieds et des coudes, surtout que le crâne du curé est chauve et lisse comme un galet. La description physique que Joseph fait de ce personnage est surprenante, mais elle témoigne déjà d'une grande sympathie envers le curé : « *L'homme, long, étroit, donnait l'impression d'être composé de deux parties sans rapport entre elles : la tête et le reste. Son corps semblait immatériel, une étoffe dépourvue de relief, une robe noire aussi plate que si elle était accrochée au cintre, d'où dépassaient des bottines brillantes qu'on ne voyait enfler à aucune cheville. En revanche, la tête jaillissait, rose, charnue, vivante, neuve, innocente, tel un bébé sortant du bain. On avait envie de l'embrasser, de la prendre entre ses mains.* »<sup>85</sup> Ce curé devient pour Joseph la personne la plus importante jusqu'à la fin de la guerre. Le garçon est fasciné par cet homme qui semble avoir un secret. Joseph qui suppose même

---

<sup>83</sup> *ibid.*, p.14

<sup>84</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.48

<sup>85</sup> *ibid.*, p.37-38

que le curé serait « *le diable en soutane* »<sup>86</sup>, le piste et essaie de découvrir son mystère. Or, il s'avère que le secret de l'homme consiste « seulement » en une synagogue cachée sous la chapelle et renfermant une collection juive entretenue par le Père Pons lui-même. Cette occupation renforce évidemment l'admiration de l'enfant qui décrit son protecteur de la façon suivante : « *libre, gentil, rieur, parmi les enfants qu'il protégeait des nazis. Rien de démonique ne sourdait en lui. Seule la bonté perçait. Ça crevait les yeux.* »<sup>87</sup>

Jun se sent d'abord agacé par le vieux **Shomintsu** qui aborde à plusieurs reprises le maigre adolescent en lui disant : « *Je vois un gros en toi.* »<sup>88</sup> Le vieillard, à l'image de Monsieur Ibrahim, se caractérise par des traits animaliers et son comportement immuable face aux méchancetés que lui répond Jun : « *Imperturbable, Shomintsu remuait le museau et poursuivait son chemin, hilare, paisible, imperméable au fait que je lui avais gueulé dessus. Une tortue. J'avais l'impression de converser pendant trente secondes avec une tortue, tant le visage était ridé, kaki, dépourvu de poils, percé d'yeux minuscules que masquaient d'antiques paupières, oui, une tortue dont le cou desséché ployait sous le crâne lourd puis disparaissait dans les plis de son costume impeccable, amidonné, carapace rigide.* »<sup>89</sup> Or, malgré son agacement, Jun doit avouer qu'il se sent impressionné, voire attiré, par le vieil homme : « *La troisième fois, à l'approche de Shomintsu, inutile de préciser que j'avais les oreilles aussi écartées que les jambes d'un gardien avant un tir au but : pas question de manquer un mot, de rater une syllabe, j'intercepterais le moindre grognement que cet enfariné m'enverrait.* »<sup>90</sup> Jun, l'adolescent se sentant incompris du monde et haïssant tout et tout le monde, ressent bizarrement un intérêt pour quelqu'un d'autre, comme le témoignent les affirmations suivantes : « *il paraissait différent. [...] non, je n'aimais personne, mais cela me le rendait un peu moins antipathique.* »<sup>91</sup>

Ainsi, nous pouvons relever que les cinq récits du *Cycle de l'Invisible*, aussi différents qu'ils soient, ont en commun que les jeunes personnages, préoccupés par leurs propres soucis, rencontrent des personnes plus âgées qu'eux et se sentent comme attirés d'elles, ce qui crée le fondement d'une relation future.

---

<sup>86</sup> *ibid.*, p.85

<sup>87</sup> *ibid.*, p.86

<sup>88</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op. cit, p.7

<sup>89</sup> *ibid.*, p.9-10

<sup>90</sup> *ibid.*, p.8

<sup>91</sup> *ibid.*, p.12

## b. Suppléant parental ou âme sœur ?

Milarepa supplie le **grand Marpa** de lui accorder son enseignement et de le mener vers la perfection. Longtemps, le Marpa est très dur envers Milarepa, il lui ordonne de faire des travaux inutiles mais épuisants, et le jeune homme les accomplit sans se plaindre. C'est alors que le maître se met en colère en criant : « *Tu me fatigues, Milarepa, si tu savais combien tu me fatigues... Tu ne comprends donc rien ? [...] Es-tu ivre ?* »<sup>92</sup> Ce n'est que beaucoup plus tard que Milarepa décide d'abandonner son projet, se sentant trop faible pour endurer les tourments infligés par le grand Marpa, mais même ce départ lui est refusé par le maître. Milarepa pense alors au suicide qui lui permettrait peut-être de renaître dans un corps digne de l'enseignement du grand Marpa. C'est à ce moment de l'histoire que l'attitude du maître envers Milarepa change : il explique au jeune homme qu'il était obligé de chasser le magicien resté en Milarepa qui n'avait pas encore été assez mûr pour pouvoir profiter de l'enseignement bouddhiste. Un peu plus tôt, l'épouse du Marpa, pleine de pitié envers le jeune homme, lui avait déjà confié que devant elle, le grand Marpa appelait Milarepa « *son fils chéri* »<sup>93</sup> , mais ce n'est qu'après avoir appris l'envie de suicide du jeune homme que le maître se montre tendre et compréhensif envers Milarepa : « *J'ai seulement éprouvé l'ancien magicien que tu es pour te purifier de tes péchés. Il m'en a parfois coûté d'être aussi dur ; si j'avais cédé à la pitié, comme ma femme, je t'aurais enveloppé d'une indulgence sincère mais stérile ; la pitié ne permet à personne de se corriger. Chaque tour construite par toi a été un grand acte de foi. Tu n'as jamais failli. Maintenant, je te reçois et te donnerai mon enseignement. Nous allons nous enfermer dans la méditation et goûter le bonheur.* »<sup>94</sup> Ensuite seulement, il lui coupe les cheveux et le lie par vœu de noviciat en le nommant « Mila l'Éclat de Diamant ». À travers son attitude sévère et dure, le grand Marpa a finalement aidé Milarepa en le libérant de ses vices et en le préparant ainsi à son enseignement. Bien qu'une grande sympathie ait été présente dès le début de leur relation, le maître, consciemment, a décidé de faire endurer une lourde épreuve au jeune, mais dont il sortira plus fort et purifié. Plus tard, durant le véritable enseignement, le Marpa se montre plus doux et compréhensif envers son élève et il va jusqu'à l'appeler « *mon fils* »<sup>95</sup>.

---

<sup>92</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, op.cit., p.33

<sup>93</sup> *ibid.*, p.35

<sup>94</sup> *ibid.*, p.39-40

<sup>95</sup> *ibid.*, p.43

En ce qui concerne **Monsieur Ibrahim**, nous pouvons affirmer qu'à plusieurs égards, il occupe par rapport à Momo le rôle de suppléant paternel. Comme nous l'avons vu, le vrai père de Momo ne semble pas à même de s'occuper convenablement de son fils. En s'intéressant réellement au garçon, Monsieur Ibrahim semble combler ce manque. Il s'agit en effet d'une relation privilégiée qui se construit lentement : « *Ainsi allait la conversation. Une phrase par jour. Nous avions le temps. Lui, parce qu'il était vieux, moi parce que j'étais jeune.* »<sup>96</sup> Même si Momo aimerait être « grand », le vieil homme lui accorde encore la possibilité d'être enfant. Au lieu de l'appeler « Moïse », Monsieur Ibrahim le nomme « Momo » et quand le petit informe l'épicier de son erreur, celui-ci lui répond le lendemain par ces mots : « *Je sais que tu t'appelles Moïse, c'est bien pour cela que je t'appelle Momo, c'est moins impressionnant.* »<sup>97</sup> Le vieil épicier reconforte aussi le garçon au sujet de Popol en lui disant qu'il préfère Momo à son frère. Cela fait du bien au petit qui n'a pas l'habitude des propos encourageants. Comme un père, Monsieur Ibrahim achète de nouvelles chaussures à Momo quand les anciennes sont trop petites et l'envoie chez un spécialiste pour faire soigner ses dents.

Or, à certains moments du texte, le vieil homme est plutôt un complice bienveillant par rapport à Momo ; il lui confie même des astuces pour tromper son père au niveau de la nourriture, parce que selon Momo, « *Monsieur Ibrahim [est] expert dans l'art de faire chier le monde.* »<sup>98</sup> À aucun moment, Monsieur Ibrahim ne fait des reproches au garçon et, curieusement, le fait jurer de ne jamais voler ailleurs que dans son épicerie. D'après Momo, « *C'est ce jour-là que nous sommes devenus amis.* »<sup>99</sup> Monsieur Ibrahim se comporte en effet en grand ami ou frère aîné, en donnant à Momo de bons conseils concernant les femmes, et le reconforte même au sujet des visites chez les prostituées. De façon globale, nous pouvons dire que Monsieur Ibrahim rend la vie de Momo plus légère, il déculpabilise le garçon et le rassure. À partir d'un certain moment, Momo quitte même l'appartement dès que son père s'est endormi, pour aller rejoindre l'épicier à son lieu de travail. Même si cette relation amicale est très agréable pour Momo, il faut préciser qu'elle complique aussi en quelque sorte sa vie, le garçon affirme en effet : « *Monsieur Ibrahim et les putes me rendaient la vie avec mon père encore plus difficile. Je*

---

<sup>96</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.16

<sup>97</sup> *ibid.*, p.15

<sup>98</sup> *ibid.*, p.20-21

<sup>99</sup> *ibid.*, p.20

*m'étais mis à faire un truc épouvantable et vertigineux : des comparaisons. J'avais toujours froid lorsque j'étais auprès de mon père. Avec Monsieur Ibrahim et les putes, il faisait chaud, plus clair.* »<sup>100</sup> Momo est donc déjà en train d'amorcer ses propres choix au sujet des personnes qu'il fréquente et avec qui il se sent aimé et équilibré.

**Mamie-Rose**, quant à elle, peut être considérée comme une figure maternelle, dans la mesure où elle fait preuve de beaucoup de courage dans le dialogue avec Oscar, ce qui n'est pas le cas de ses propres parents. Le garçon malade a une grande confiance en elle et un jour, il l'informe de son impression que personne ne veut lui dire qu'il va mourir. Heureusement, elle ne réagit pas comme les autres qui, en entendant le mot « mourir », semblent être devenus sourds : « *-Elle me regarde. Est-ce qu'elle va réagir comme les autres ? S'il te plaît, l'Etrangleuse du Languedoc, résiste et conserve tes oreilles ! [...]* *-Pourquoi veux-tu qu'on te le dise si tu le sais, Oscar ! -Ouf, elle a répondu.* »<sup>101</sup> Oscar semble réellement soulagé de cette réponse dure à entendre, mais sincère. L'enfant considère Mamie-Rose aussi comme sa « *copine* »<sup>102</sup> qui lui confie des secrets et qui, à travers les histoires qu'elle lui raconte, lui donne la possibilité de dépasser sa maladie : « *Moi, ça me fait rêver ses combats, parce que j'imagine ma copine comme maintenant sur le ring [...]* *J'ai l'impression que c'est moi. Je deviens plus fort. Je me venge.* »<sup>103</sup> Et quand Oscar va vraiment mal, il ne désire voir qu'une seule personne : sa Mamie-Rose qui ne le déçoit jamais et qui donne même parfois des conseils insolites servant à dédramatiser la situation. Ainsi, quand Oscar se plaint de la lâcheté de ses parents au point de les détester, la dame rose lui donne le conseil de les détester très, très fort : « *ça te fera un os à ranger. Quand tu l'auras fini, ton os, tu verras que ce n'était pas la peine.* »<sup>104</sup> Comme Monsieur Ibrahim, Mamie-Rose occupe donc différentes fonctions dans la vie d'Oscar ; elle remplace en quelque sorte ses parents, mais elle est aussi confidente et amie.

Le jour de leur rencontre, **le Père Pons** fait déjà preuve d'une attitude très positive face au petit Joseph. Il félicite en effet le garçon d'avoir si bien pédalé, alors que ce dernier n'avait pas une seule fois touché les pédales du vélo. Dans la suite de l'histoire, le curé s'occupe comme un père des enfants qui lui sont confiés. **Mademoiselle Marcelle**, à son

---

<sup>100</sup> *ibid.*, p.23

<sup>101</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.17-18

<sup>102</sup> *ibid.*, p.15

<sup>103</sup> *ibid.*, p.15

<sup>104</sup> *ibid.*, p.32

tour, met sa propre vie en danger pour sauver les enfants juifs cachés dans la Villa Jaune. Or, il faut relever la relation exceptionnelle qui se forme entre Joseph et le Père Pons. Entre eux, comme entre Momo et Monsieur Ibrahim et Mamie-Rose et Oscar, naît une réelle complicité, malgré leur différence d'âge. Le secret partagé de la synagogue cachée dans la crypte d'une chapelle dans laquelle le Père Pons conserve une collection juive rapproche le curé de Noé, désireux de garder une trace d'une civilisation qui risque de se perdre, alors que Joseph se voit comme le fils de Noé, avide de profiter des connaissances de son père. Attendri par le rapprochement formulé par Joseph, le Père Pons veut embrasser le garçon, mais n'ose pas, ce que Joseph apprécie. Cela nous apprend que le curé préfère donc garder une certaine distance par rapport à Joseph, une trop grande intimité entre les deux nuirait probablement à leur relation. Vers la fin du roman, quand le Père Pons passe la nuit avec les enfants dans la synagogue pour que les nazis ne les trouvent pas, Joseph demande au curé de pouvoir dormir à côté de lui, ce qui lui est permis : « *Je me glissai jusqu'à lui et posai ma joue contre son épaule maigre. À peine eus-je le temps de deviner son regard attendri que je m'endormis.* »<sup>105</sup>

Vu le caractère difficile de Jun, **Shomintsu** doit veiller à ne pas faire fuir l'adolescent en essayant de s'approcher trop rapidement de lui. Le vieux possède pourtant des qualités qui impressionnent Jun au point qu'il accepte et recherche même sa présence. Shomintsu reste par exemple stable en ce qui concerne ses idées et, comme Monsieur Ibrahim, il semble avoir le don de deviner les pensées de Jun qui a l'habitude de ne pas s'en tenir à la vérité : « *Je fanfaronnais, à mon habitude ; je tentais de dissimuler mes souffrances sous des fables, de la colère, de l'exagération, du sarcasme. [...] Par mon avarice de réponses, je crus avoir convaincu Shomintsu alors que - j'allais le découvrir bientôt - je l'avais persuadé que je mentais.* »<sup>106</sup> Le vieillard, en plus de ce don exceptionnel, fait preuve de tact en abordant Jun, qui adopte une attitude plus ouverte et commence même à accepter des commentaires critiques de la part de son maître, comme le démontre le dialogue suivant : « *[...] tu crains de travailler parce que ton père s'est tué au travail, ou que le travail l'a tué. Une partie de toi estime plus prudent d'être paresseux ; une partie de toi souhaite manquer plutôt qu'entreprendre ; une partie de toi essaie de te protéger, de ne pas mourir. [...] -Tu pars ? [...] J'inspirais et répondis avec*

---

<sup>105</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.148

<sup>106</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.48-49

*orgueil : -Non. -Tu as raison, Jun. Je vois un gros en toi. »*<sup>107</sup> Shomintsu se comporte donc en homme discret pour gagner la confiance de Jun qui, grâce au comportement du vieux maître, arrive à mieux se comprendre lui-même. Le vieillard connaît parfaitement les pensées de l'adolescent, mais ne s'impose pas pour l'aider.

Au sujet des relations qui se sont nouées entre les jeunes héros et des personnages adultes qui ont croisé leur chemin, nous pouvons relever la bienveillance et sensibilité dont font preuve ces derniers, tout en offrant aux jeunes, troublés par la vie, un modèle de stabilité et de constance.

### **c. Un formateur social et spirituel**

« *On se demande parfois si la vie a un sens ... et puis on rencontre des êtres qui donnent un sens à la vie.* »<sup>108</sup> Nous allons voir que cette citation reflète à merveille les relations qui se créent entre les différents couples de personnages que nous retrouvons dans le *Cycle de l'Invisible*. Il est vrai, les adultes offrent plus aux jeunes qu'une sorte de réconfort parental et le sentiment d'être vraiment compris par quelqu'un. Les enfants profitent en effet d'une formation plus large, donnant aux élèves certains outils essentiels pour mieux vivre leur vie.

Comme nous l'avons vu, c'est seulement après une dure phase de purification que **le Marpa** sent Milarepa prêt pour s'engager dans l'enseignement bouddhiste. Le maître se propose de faire du jeune un « bodhisattua », c'est-à-dire un être qui a atteint l'état d'éveil. Concrètement, son enseignement repose surtout sur la méditation, capable d'éveiller en l'homme des forces insoupçonnées. Ainsi, Milarepa est obligé de passer onze mois sans bouger dans une tanière de tigres fermée derrière lui par un mur. Il se trouve donc dans le noir, à l'exception d'une lampe d'autel remplie d'huile qu'il doit balancer sur la tête pour ne pas perdre le peu de lumière qui lui reste. Après ces onze mois de solitude, le Marpa rejoint la grotte et commande à Milarepa de détruire le mur qui l'a séparé du monde extérieur. À la demande du maître sur ce qu'il a appris à

---

<sup>107</sup> *ibid.*, p.72

<sup>108</sup> citation de Brassai trouvée sur le site [www.evene.fr](http://www.evene.fr)

Milarepa en l'enfermant dans la tanière pour méditer, le jeune homme répond : « *Qu'avais-je, pendant ces onze mois, retiré de l'enseignement du Grand Lama absent ? J'avais saisi que répéter des formules, c'est rien ; seul l'effort produit des bénéfices. J'avais saisi que le bien demande plus de volonté que le mal. J'avais saisi aussi que mon corps est un navire fragile : si je le charge de crimes, il sombre : si je l'allège en pratiquant le détachement, la générosité, l'oubli de moi, il me mène à port. J'avais enfin saisi qu'auparavant je n'étais pas un homme, mais seulement un deux-pattes, faiblement poilu et doté d'un langage articulé ; l'humanité m'apparaissait au bout de la route. Elle était loin, une cible. Parviendrais-je jamais à devenir un homme ?* »<sup>109</sup> Il est intéressant de constater que l'enseignement dont profite Milarepa ne consiste nullement en une transmission traditionnelle de savoir, mais qu'il est fondé sur la création de circonstances qui mènent l'élève à se former lui-même, une approche que l'on qualifierait aujourd'hui de « moderne ».

Contrairement à cette formation bouddhique basée sur la solitude, l'apprentissage de Momo se fait essentiellement à travers le dialogue et les activités avec **Monsieur Ibrahim**. Le vieil épicier élargit en effet le champ de vision de Momo, en lui faisant découvrir le Paris des touristes et en réalisant des voyages, d'abord en Normandie et plus tard au Croissant d'or. Le garçon est émerveillé par ce qu'il voit et Monsieur Ibrahim l'aide à comprendre le fonctionnement du monde par le biais de formules simples, mais justes : « *-C'est trop beau, ici, Monsieur Ibrahim, c'est beaucoup trop beau. Ce n'est pas pour moi. Je ne mérite pas ça. -La beauté, Momo, elle est partout. Où que tu tournes les yeux.* »<sup>110</sup> Ainsi, Momo apprend que lui aussi, il peut connaître le bonheur. De fait, Momo pensait toujours que le sourire et le bonheur étaient réservés aux « autres », que c'était « *un truc de riches* »<sup>111</sup>. Monsieur Ibrahim défait alors ce schéma de pensées, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, en apprenant à Momo qu'il ne faut pas être heureux pour sourire, mais que « *c'est sourire, qui rend heureux* »<sup>112</sup>. D'autres enseignements importants sont notamment : « *Ce que tu donnes, Momo, c'est à toi pour toujours ; ce que tu gardes, c'est perdu à jamais.* »<sup>113</sup>, « *Momo, pas de réponse, c'est une*

---

<sup>109</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, op.cit., p.44

<sup>110</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit, p.48

<sup>111</sup> *ibid.*, p.26

<sup>112</sup> *ibid.*, p.27

<sup>113</sup> *ibid.*, p.48-49

*réponse.* »<sup>114</sup> et « *La lenteur, c'est ça, le secret du bonheur.* »<sup>115</sup> De plus, Monsieur Ibrahim initie le petit Momo au monde religieux, entre autres en lui faisant découvrir le soufisme et en éveillant sa curiosité pour le Coran, au point que le garçon supplie son grand ami de lui en offrir un. Un autre enseignement fondamental consiste à faire comprendre à Momo que les choses ne sont pas toujours comme elles semblent être : « l'Arabe » du coin n'est pas forcément arabe, mais peut très bien être musulman, comme Monsieur Ibrahim, et leur rue n'a pas besoin d'être bleue pour s'appeler « rue bleue ». De façon générale, nous pouvons retenir que Monsieur Ibrahim stimule les sens et la réflexion du garçon en mettant en doute d'anciens schémas de pensées et en lui apprenant d'aborder la vie avec un sourire et en dialogue avec les gens autour de lui.

On ne peut que difficilement imaginer une mission plus dure que celle de **Mamie-Rose**, elle accompagne en effet le petit Oscar pendant les dernières semaines de sa vie et essaie de réagir avec justesse et douceur à toutes les réflexions et pensées qui préoccupent le garçon à ce stade de son existence. Ensemble, ils constatent que les humains sont généralement hypocrites au sujet de la mort : « *-On fait comme si on venait à l'hôpital que pour guérir. Alors qu'on y vient aussi pour mourir. -Tu as raison, Oscar. Et je crois qu'on fait la même erreur pour la vie. Nous oublions que la vie est fragile, éphémère. Nous faisons tous semblant d'être immortels.* »<sup>116</sup>

Elle pousse aussi le garçon plus loin dans sa réflexion en lui proposant d'avoir confiance au lieu d'avoir peur de la mort. Ainsi, elle essaie de transmettre des idées à Oscar par le biais d'histoires amusantes, comme celle de la catcheuse irlandaise « Plum Pludding » qui affirmait toujours au sujet de la mort : « *Moi, désolée, je ne mourrai pas, je ne suis pas d'accord, je n'ai pas signé.* »<sup>117</sup> Le commentaire de cette attitude rend bien l'humour très important dans la relation entre Mamie-Rose et Oscar : « *Tu vois, elle est morte quand même, comme tout le monde, mais l'idée de mourir lui a gâché la vie. - Elle était conne, Plum Pudding, Mamie-Rose. - Comme un pâté de campagne. Mais c'est très répandu, le pâté de campagne. Très courant.* »<sup>118</sup>

---

<sup>114</sup> *ibid.*, p.49

<sup>115</sup> *ibid.*, p.71

<sup>116</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.18

<sup>117</sup> *ibid.*, p.65

<sup>118</sup> *ibid.*, p.65

La dame rose arrive également à sensibiliser le garçon malade à la croyance catholique qu'au début, Oscar assimile à un « *bourrage de crâne et compagnie* »<sup>119</sup>. En visitant la chapelle de l'hôpital, le garçon se sent proche de Jésus mourant sur sa croix, et il arrive à comprendre l'idée de Mamie-Rose quand elle lui dit : « *Il faut distinguer deux peines, mon petit Oscar, la souffrance physique et la souffrance morale. La souffrance physique, on la subit. La souffrance morale, on la choisit.* »<sup>120</sup>

Finalement, elle convainc Oscar d'écrire des lettres à Dieu pendant les derniers jours de sa vie et de vivre comme si chaque jour correspondait à dix ans. Grâce à cette méthode, Oscar profite encore de sa vie et accepte mieux que la mort est un fait et non pas une punition. Nous pouvons aussi nous poser la question si Dieu n'occupe pas, lui aussi, un rôle d'accompagnateur dans cette histoire. Oscar s'adresse en effet à lui dans ses lettres et il tutoie cette altérité inconnue dont il se sent en quelque sorte dépendant. Comme le lui a conseillé Mamie-Rose, Oscar fait exister Dieu qui, en retour, fait du bien au garçon malade.

Les discussions entre **le Père Pons** et Joseph se concentrent également sur des questions de foi. Le garçon, fasciné, découvre le culte catholique et aimerait y participer, alors que le curé s'intéresse beaucoup au judaïsme. Les deux personnages s'engagent alors régulièrement dans des discussions sur les liens entre l'identité culturelle d'une personne et son appartenance religieuse. Quand Joseph manifeste le désir de se convertir au catholicisme, le Père Pons lui répond : « *Tu es juif, Joseph, même si tu choisis ma religion, tu le demeureras.* »<sup>121</sup> Pour des raisons de sécurité, le curé demande aussi à Joseph de ne pas trop s'intéresser au culte catholique, mais l'enfant interprète cela comme un refus injustifié. Peu de temps après, le Père Pons propose un pacte secret au petit Joseph : « *Nous allons conclure un marché, veux-tu ? Toi, Joseph, tu feras semblant d'être chrétien, et moi je ferai semblant d'être juif. Tu iras à la messe, au catéchisme, tu apprendras l'histoire de Jésus dans le Nouveau Testament, tandis que moi, je te raconterai la Torah, la Michna, le Talmud, et nous dessinerons ensemble les lettres de l'hébreu. Veux-*

---

<sup>119</sup> *ibid.*, p.19

<sup>120</sup> *ibid.*, p.64

<sup>121</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.75

tu ? –Tope là ! –C'est notre secret, le plus grand des secrets. Toi et moi pourrions mourir de trahir ce secret. Juré ? –Juré. »<sup>122</sup>

Ce pacte renforce encore le lien existant entre le Père Pons et le petit Joseph et leur permet de passer beaucoup de temps ensemble à discuter des différences entre leurs deux religions, mais aussi des ressemblances évidentes. Joseph comprend aussi que « *la solidarité [motive] l'action du père, pas la seule gentillesse* »<sup>123</sup> et que le curé aimerait que les différentes confessions coexistent dans un esprit d'échange et de respect. En ce qui concerne les souffrances et les injustices que les humains doivent endurer, surtout en temps de guerre, le Père Pons délie Dieu de toute responsabilité : « *Il a créé les hommes libres. Donc nous souffrons et nous rions indépendamment de nos qualités et de nos défauts. [...] Dieu ne se mêle pas de nos affaires. [...] Je veux dire, quoi qu'il arrive, Dieu a achevé sa tâche. C'est notre tour désormais. Nous avons la charge de nous-mêmes.* »<sup>124</sup> Finalement, Joseph apprend qu'en ce qui concerne la foi, la vérité ne constitue pas un critère fiable : « *Tu aimerais savoir laquelle des deux religions est la vraie. Mais aucune des deux ! Une religion n'est ni vraie ni fausse, elle propose une façon de vivre.* »<sup>125</sup>

L'enseignement que propose **Shomintsu** à son disciple Jun repose surtout sur la spiritualité et la libération de tout ce qui empêche l'homme de se développer de l'intérieur. En effet, Jun est replié sur lui-même tout en refoulant tous ses problèmes et soucis. Pour l'aider, Shomintsu lui conseille de se confronter à son passé : « *Pourquoi ne profites-tu pas ? Parce que tu ne peux pas te nourrir de toi : tu t'es coupé de ton âme, posé sur un sol artificiel, une graine à même le béton. Sans racines, tu ne croîtras pas ! [...] Tu agonises parce que tu as tout recouvert, tes émotions, tes problèmes, ton histoire. Tu ne sais pas qui tu es, donc tu ne construis pas à partir de toi.*<sup>126</sup> [...] *Toi, si tu te le caches, ça t'empêche de vivre. [...] Ce qu'on refoule pèse plus lourd que ce qu'on explore.* »<sup>127</sup> Ensuite, le vieil homme ordonne à Jun de se libérer de ses préjugés et de commencer à penser par lui-même. Jun sent que son maître a raison de lui reprocher certaines de ses attitudes, mais il a du mal à accepter les conseils d'autres personnes, il les interprète

---

<sup>122</sup> *ibid.*, p.98-99

<sup>123</sup> *ibid.*, p.76

<sup>124</sup> *ibid.*, p.212

<sup>125</sup> *ibid.*, p.110

<sup>126</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.62

<sup>127</sup> *ibid.*, p.63

souvent mal et met du temps à comprendre vraiment quels changements lui seraient bénéfiques. En ce qui concerne les conseils de Shomintsu, leur formulation diffère beaucoup de ceux proposés par Monsieur Ibrahim, l'épicier opte pour des formules claires et précises alors que le maître de sumo préfère parler en images pour faire passer ses messages.

À leur jeune âge, les cinq héros bénéficient donc d'un enseignement personnalisé d'une grande qualité par des personnes à qui l'avenir de leurs jeunes amis tient vraiment à cœur. La vie amène Milarepa, Momo, Oscar, Joseph et Jun à réfléchir à des questions existentielles qui les concernent directement dans leurs situations de vie respectives. C'est en les aidant à s'orienter dans la vie que les formateurs bienveillants (re)donnent un sens à la vie des jeunes.

### 3. *L'enfant et l'altérité : l'histoire d'un changement*

Le contact avec les formateurs, à travers leur personnalité exceptionnelle et les échanges qu'ils entretiennent avec les jeunes héros, engendre aussi un certain nombre de changements dans le quotidien des enfants et adolescents, leurs vies en sont transformées.

#### a. **Adoption d'un nouveau mode de vie**

Après avoir quitté le Marpa, **Milarepa** retourne au village pour revoir sa mère, mais n'y trouve que ses ossements. C'est alors qu'il réalise vraiment que « *rien n'est permanent, rien n'est réel.* »<sup>128</sup> Après une longue méditation, il a conscience du fait qu'il faut qu'il pratique davantage le détachement, qu'il désapprenne à se lier aux choses. Il part alors dans le désert pour vivre en ermite dans une caverne pour méditer en solitude : « *Sur une petite natte dure, il contemplait, les jambes liées par une corde de méditation, et ne se nourrissant plus que d'orties. Son corps se creusa comme un squelette et prit la couleur de l'ortie; même les poils devinrent verts, on aurait dit un cadavre. Il n'avait qu'une vieille étoffe trouée qui lui ceignait les reins, son seul vêtement : il s'était tellement réduit à rien qu'on l'appelait l'homme de coton.* »<sup>129</sup> Plus tard, le seul objet qu'il possède, le vase dans lequel il cuisait les orties, tombe et se brise. La tristesse qu'il ressent alors démontre à Milarepa qu'il est encore trop attaché aux choses. Il commence alors à composer des chants d'amour. En les chantant sans cesse, Milarepa pratique le détachement et laisse derrière lui son savoir et ses souvenirs, il ajoute même : « *En m'exerçant à la douceur, j'ai oublié la différence entre moi et les autres.* »<sup>130</sup> À l'âge de quatre-vingt-quatre ans, l'ermite meurt alors, paisible, en précisant à ses disciples que la sagesse définitive et le nirvana n'existent pas, qu'il ne s'agit que des « *façon[s] de dire* »<sup>131</sup>.

La relation avec Monsieur Ibrahim a permis à **Momo** de porter un regard nouveau sur le monde qu'il n'affronte plus avec méfiance et mépris, à l'image de son père. L'épicier a un grand mérite, comme le précise Momo lui-même : « *Grâce à l'intervention de Monsieur Ibrahim, le monde des adultes s'était fissuré, il n'offrait pas le même mur uniforme contre*

---

<sup>128</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, op.cit., p.49

<sup>129</sup> *ibid.*, p.52

<sup>130</sup> *ibid.*, p.62

<sup>131</sup> *ibid.*, p.62

*lequel je me cognais, une main se tendait à travers une fente. »*<sup>132</sup> Il change totalement de comportement et se réjouit des effets : « *C'est l'ivresse. Plus rien ne me résiste. Monsieur Ibrahim m'a donné l'arme absolue. Je mitraille le monde entier avec mon sourire. On ne me traite plus comme un cafard. »*<sup>133</sup> Heureux des enseignements reçus de la part de Monsieur Ibrahim, il profite pleinement du voyage avec son ami : « *C'était incroyable de découvrir comme l'univers devenait intéressant sitôt qu'on voyageait avec Monsieur Ibrahim. »*<sup>134</sup>

Sans Mamie-Rose, les derniers douze jours de la vie d'**Oscar** se dérouleraient probablement dans une atmosphère plutôt morose. Or, la dame rose trouve le moyen de permettre à Oscar de « goûter », pour ainsi dire, à tous les âges de la vie. Oscar n'a plus de chances de guérir, le petit garçon le sait et il lui arrive d'avoir envie « *d'embêter la terre entière* »<sup>135</sup>. Or, à quelques jours de son décès, il commence à réaliser ce que cela signifie vraiment : « *Je ne m'étais pas rendu compte, avant, combien j'avais besoin d'aide. Je ne m'étais pas rendu compte, avant, combien j'étais vraiment malade. À l'idée de ne plus voir Mamie-Rose, je comprenais tout ça et voilà que ça me coulait en larmes qui brûlaient mes joues. »*<sup>136</sup> Oscar accepte alors le pacte proposé par son amie: elle viendra le voir tous les jours et lui, selon le modèle de la légende des « *douze jours divinatoires* »<sup>137</sup>, devra vivre ce temps comme si chacun des jours comptait pour dix ans, et écrire des lettres à Dieu. Ainsi, Oscar revit son passé en une journée et après, il fait l'expérience des différents stades de la vie dont il ne pourra profiter dans sa vie réelle. Il fait l'expérience des joies et des tourments de l'adolescence, il se marie et discute avec sa femme Peggy Blue de leur planification familiale, il vit les troubles de crise de la quarantaine, en se séparant de Peggy Blue pour une autre fille. À cinquante ans, Oscar se réconcilie avec son épouse et profite pleinement de la vie en famille. Après une fugue fatigante comme passer clandestin dans le coffre de la voiture de Mamie-Rose, Oscar ne se sent pas vraiment en forme, il a alors entre soixante-dix et quatre-vingts ans. Avec la vieillesse, le garçon remarque que ses préoccupations changent: ils s'intéresse dorénavant aux questions essentielles de la vie et découvre en lui-même une certaine spiritualité. La fin

---

<sup>132</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.21

<sup>133</sup> *ibid.*, p.28

<sup>134</sup> *ibid.*, p.68

<sup>135</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.28

<sup>136</sup> *ibid.*, p.36

<sup>137</sup> *ibid.*, p.38

de la vie n'est sûrement pas facile pour Oscar, mais Mamie-Rose a su donner un sens à ces jours, à transformer, pour ainsi dire, le désespoir en activité et la tristesse en réflexion.

De même, il serait faux d'affirmer que, depuis la rencontre avec le Père Pons, **Joseph** mène une vie heureuse. En effet, la crainte d'être reconnu comme garçon juif ainsi que le fait d'être séparé de ses parents, sans avoir de nouvelles d'eux, rendent la vie de Joseph très difficile : « [...] depuis mon arrivée au pensionnat, je redoutais chaque nuit. Dans mon lit de fer, au milieu des draps froids, sous l'imposant plafond de notre dortoir, contre ce matelas si étroit que mes os heurtaient les ressorts métalliques du sommier, alors que je partageais la salle avec trente camarades et un surveillant, je me sentais plus seul que jamais. J'appréhendais de m'endormir, je m'en empêchais même, et pendant ces moments de lutte, ma compagnie ne me plaisait pas. Pire, elle me dégoûtait. »<sup>138</sup> De plus, cette situation lui ôte le contrôle de sa vessie, ce qui fâche beaucoup Joseph qui exige toujours de lui-même une grande force de caractère. Après la fin de la guerre, les pensionnaires doivent défiler tous les dimanches, pour être reconnus par des membres de la famille ou accueillis par d'autres gens désireux d'adopter un enfant. Oscar supporte très mal cette activité : « Pendant l'attente, on ne sait pas si l'on vit un délice ou un supplice ; on se prépare à un saut dont on ignore la réception. Peut-être va-t-on mourir ? Peut-être va-t-on être applaudi ? [...] Tous les dimanches, mes espoirs mouraient sur cette phrase. [...] Demi-tour. Dix pas pour disparaître. Dix pas pour rentrer dans la douleur. Dix pas pour redevenir orphelin. [...] Les côtes m'écrasaient le cœur. »<sup>139</sup>

Finalement, Joseph aurait peut-être préféré continuer à vivre en situation de guerre qu'il considère lui-même rétrospectivement comme « *le temps de l'espoir et des illusions* »<sup>140</sup>. Or, il faut noter que la présence et l'amitié du Père Pons aident beaucoup Joseph, d'abord à survivre, mais aussi à gérer au mieux la situation donnée. Le mystère autour du curé tient Joseph occupé et sa curiosité lui permet plus tard de découvrir un monde insoupçonné et riche comme l'arche de Noé.

---

<sup>138</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.86-87

<sup>139</sup> *ibid.*, p.11-12

<sup>140</sup> *ibid.*, p.13

Déconnecté de ses propres sentiments, **Jun** réagit généralement de façon agressive, pour signaler son refus ou sa révolte. Or, il est intéressant de constater que par rapport au vieux Shomintsu, le corps de l'adolescent réagit indépendamment de sa volonté. Ainsi, il ne contrôle plus sa langue : « *ma bouche avait bavardé toute seule...que m'arrivait-il ?* »<sup>141</sup> De même, alors que Jun a refusé la première invitation au match de sumo en déchirant le ticket proposé et en hurlant : « *Non, je n'irai pas voir ton match de sumo.[...] Non, grand-père, tu ne m'achèteras pas* »<sup>142</sup>, son corps accepte volontiers le deuxième ticket que le vieil homme lui tend quelque temps plus tard : « *Pour une raison que j'ignore encore, je ramassai le ticket et l'enfouis dans ma poche.* »<sup>143</sup> C'est donc inconsciemment que Jun prend des choix qui le mèneront à une vie plus heureuse débutant d'ailleurs par ce match auquel Shomintsu désire tellement l'inviter : « *[...] mes pieds, lesquels s'avéraient plus futés que moi, me conduisaient d'eux-mêmes, le samedi soir, au match de sumo.* »<sup>144</sup>. Cette soirée constitue alors un véritable moment clé dans la vie de Jun qui commence à s'ouvrir au monde, comme le démontre le passage suivant : « *À cette compétition, j'étais entré hostile ; j'en sortis conquis. Alors que j'avais commencé à regarder avec mes propres yeux, au cours de la soirée, j'empruntai les yeux des autres, ce qui bouleversa le spectacle.* »<sup>145</sup> Cette expérience déclenche aussi son intérêt pour ce sport et il s'engage sur la voie de l'athlétisme, ce qui fera du bien à son corps comme à son esprit. Aussi est-il particulièrement impressionné par le jeu des contrastes entre le poids du champion Ashoryu et la délicatesse de ses gestes. Nous pouvons supposer que cette compatibilité insoupçonnée lui donne l'espoir de savoir, un jour, concilier les contrastes, la dualité qu'il sent à l'intérieur de lui-même.

Dans cette partie de notre analyse, nous avons pu constater qu'un changement important se fait dans la vie de nos jeunes héros, à la suite de l'influence de leur formateur. Leurs vieilles habitudes se trouvent bouleversées, ce qui permettra d'atteindre un nouvel équilibre.

---

<sup>141</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.17

<sup>142</sup> *ibid.*, p.20

<sup>143</sup> *ibid.*, p.30

<sup>144</sup> *ibid.*, p.39-40

<sup>145</sup> *ibid.*, p.43

## **b. Clarification des relations familiales et renouement avec le passé**

La haine sans bornes que Svastika ressent à l'égard de son neveu **Milarepa** ne s'affaiblit nullement au cours de sa vie. En effet, les derniers mois de la vie de l'oncle sont régis par l'angoisse de mourir, étant donné que la mort lui enlèvera toutes ses richesses. À l'angoisse s'ajoute une grande jalousie mêlée de haine envers son neveu qui a finalement réussi à trouver son bonheur dans le détachement par rapport aux choses matérielles, la méditation et l'encadrement de ses disciples. Or, Milarepa aurait été ouvert à une réconciliation. De fait, après sa formation auprès du Marpa, les chemins de Milarepa et de son oncle se sont croisés à un moment où le jeune homme, en tant qu'ermite, passait dans les villages pour demander des aumônes en échange de prières. Cela a eu l'effet de ranimer la haine de Svastika, au point que toutes les tentatives de réconciliation de la part de son neveu devenaient vaines. Et peu de temps plus tard, une proposition généreuse de Milarepa portant sur un échange entre un champ et un peu de nourriture a rendu définitivement fou de rage Svastika qui hurlera de haine en mourant. De leur vivant, le neveu et le fils n'aboutiront donc plus à une réconciliation mutuelle. Or, après le mort de Svastika, sa femme rejoint son neveu dans une grotte en lui demandant son aide : « *Milarepa, je suis pleine de remords. Ton oncle est mort dans des souffrances atroces. J'ai compris que nous avons toute notre vie emprunté la mauvaise voie. [...] Je crois que j'ai besoin de toi.* »<sup>146</sup> Malgré les contestations de sa sœur, qui s'est rapprochée de Milarepa et lui rappelle tous les maux dont le couple était responsable, Milarepa accepte les excuses de sa tante qui changera à son tour son mode de vie pour devenir ermite. Milarepa reprend donc contact avec sa sœur et sa tante, et il va même jusqu'à souligner le lien quasi familial qui le relie à tous les humains : « *Le petit Milarepa est loin, bien loin derrière, dans un passé de chair et de sang qui ne me concerne plus. Je n'ai plus de famille par le sperme, je n'ai de famille que l'humanité.* »<sup>147</sup>

Son père était pour **Momo** comme un représentant négatif d'une altérité qu'il n'arrivait pas à saisir. En effet, cet homme semblait « fonctionner » autrement que les gens « normaux » : les conseils et trucs qu'a confiés Monsieur Ibrahim à Momo se révèlent impuissants par rapport au père de Momo. À ce sujet, il est intéressant de noter que la disparition de ce dernier encourage le garçon à affronter l'idée de son frère Popol que

---

<sup>146</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, op.cit., p.56

<sup>147</sup> *ibid.*, p.58

son père adorait tant : « *Maintenant que mon père n'est pas là, j'aurais bien aimé le connaître, Popol. Sûr que je le supporterais mieux puisqu'on ne me l'enverrait plus à la figure comme l'antithèse de ma nullité.* »<sup>148</sup> De plus, lorsque le suicide de son père bouscule la vie du petit Momo, Monsieur Ibrahim se comporte en figure paternelle en allant reconnaître le corps du père et en aidant Momo à gérer les sentiments que cette perte provoque en lui, en l'occurrence la colère mêlée de déception : « *Un père qui me pourrit la vie, qui m'abandonne et qui se suicide, c'est un sacré capital de confiance pour la vie. Et, en plus, il ne faut pas que je lui en veuille ?* »<sup>149</sup> Monsieur Ibrahim lui explique alors que le sort de son père, dont les parents avaient été déportés par les nazis et sont morts dans un camp, n'était pas facile non plus et que l'homme n'avait pas la force de s'occuper mieux de son fils. Le vieil épicière aide donc Momo à comprendre la situation et à maintenir une certaine sérénité par rapport aux événements. Quant à la maman de Momo, elle réapparaît aussi dans la vie du garçon après le décès de son papa. Or, Momo fait semblant de ne pas être le fils recherché, Moïse. Bien sûr, la dame se rend compte de ce mensonge, mais elle joue le jeu et arrive ainsi à rétablir une relation avec son fils. C'est aussi par elle que le garçon apprend finalement que Popol était un personnage imaginé par son père. Vers la fin de l'histoire, Monsieur Ibrahim adopte officiellement Momo qui parle du « *fameux papier qui déclarait que j'étais désormais le fils de celui que j'avais choisi* »<sup>150</sup>. Le garçon est heureux de se savoir accompagné de loin par sa mère et de pouvoir profiter du temps avec Monsieur Ibrahim qu'il appelle « papa » : « *Quand je disais « papa » à Monsieur Ibrahim, j'avais le cœur qui riait, je me regonflais, l'avenir scintillait.* »<sup>151</sup>

Même si **Oscar** prétend haïr sa mère et son père, le lecteur comprend qu'il s'agit là d'une réaction dictée par la déception et la tristesse par rapport à ses parents qui ne se comportent plus comme avant, quand Oscar était encore en bonne santé. Il ressent alors souvent le besoin de se venger, de leur faire de la peine : « *Je sentais qu'ils voulaient me dire des choses et qu'ils n'y arrivaient pas. C'était bon de les voir souffrir, à leur tour.* »<sup>152</sup> Le fait de se rendre compte que ses parents souffrent à cause de lui aide probablement Oscar à s'assurer qu'il existe toujours des points communs entre lui et ses parents qui,

---

<sup>148</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.52

<sup>149</sup> *ibid.*, p.55-56

<sup>150</sup> *ibid.*, p.63

<sup>151</sup> *ibid.*, p.63-64

<sup>152</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.50

sans le vouloir, ont pris leurs distances par rapport à lui. Oscar est donc tiraillé entre l'envie de rendre la vie encore plus difficile à ses parents et celle d'être consolé et aimé par les siens. La nostalgie de son enfance heureuse est particulièrement visible dans la réaction suivante, quand sa mère dit à Oscar qu'elle l'aime tellement : « *J'avais envie de résister mais au dernier moment je l'ai laissée faire, ça me rappelait le temps d'avant, le temps des gros câlins tout simples, le temps où elle n'avait pas un ton angoissé pour me dire qu'elle m'aimait.* »<sup>153</sup> À la fin de l'histoire, le garçon s'est réconcilié avec ses parents et tous les quatre, Oscar, ses parents et Mamie-Rose, fêtent ensemble Noël. Cela est essentiellement le mérite de la dame rose qui, tout en respectant les sentiments du garçon, lui fait comprendre que malgré son état de santé, il n'a pas le droit d'être injuste envers les autres : « *C'est vrai. Tu passes devant. Cependant est-ce que, sous prétexte que tu passes devant, tu as tous les droits ? Et le droit d'oublier les autres ?* »<sup>154</sup> Le fait de responsabiliser Oscar au lieu de le préserver de toute critique aide sans doute le garçon à se sentir « normal », ce qui le soulage un peu. La dame rose essaie aussi de rétablir le lien entre Oscar et ses parents, en lui expliquant pourquoi son père et sa mère ont du mal à accepter la maladie et la mort prochaine de leur fils. C'est ainsi que le garçon est capable de faire un pas décisif vers la réconciliation, en prononçant la phrase suivante : « *Excusez-moi, j'avais oublié que, vous aussi, un jour, vous alliez mourir* »<sup>155</sup> et il continue, étonné de la réaction de ses parents à son excuse : « *Je ne sais pas ce que ça leur a débloqué, cette phrase, mais après, je les ai retrouvés comme avant et on a passé une super-soirée de Noël.* »<sup>156</sup>

Durant les années de guerre, le petit **Joseph** est, comme Oscar, très déçu de ses parents qui n'ont pas su lui faire éviter les dangers liés à son appartenance religieuse. Sa colère est dirigée essentiellement contre son père qu'il reconnaît d'ailleurs un jour depuis le haut du mur qui entoure la Villa Jaune. Son père travaille alors comme paysan et passe en tracteur à côté de l'internat. Curieusement, Joseph ne veut pas que son père le voie et se cache, une réaction qu'il regrettera encore longtemps : « *Mon père que je refusais, mon père que je souhaitais loin, absent ou mort... Cette méprise volontaire, réaction monstrueuse, j'ai beau la justifier par ma fragilité et ma panique de l'époque, elle demeure*

---

<sup>153</sup> *ibid.*, p.51

<sup>154</sup> *ibid.*, p.84

<sup>155</sup> *ibid.*, p.84

<sup>156</sup> *ibid.*, p.85

*l'acte dont je garderai la honte – intacte, chaude, brûlante – jusqu'à mon dernier souffle.* »<sup>157</sup> Après la guerre, la relation entre Joseph et ses parents est difficile, l'enfant préférerait rester avec le Père Pons. Plus tard, à Bruxelles, les discussions avec son ami lui manquent et il refuse de faire sa *bar-mitsva* en exprimant son désir de se convertir au catholicisme. Il s'enfuit alors et cherche refuge chez le Père Pons. Or, ce dernier exige de la part de Joseph de retourner chez sa famille et de faire sa *bar-mitsva*, par respect pour ses parents et les atrocités que les Juifs venaient d'endurer. En agissant ainsi, le curé encourage le détachement de Joseph par rapport à sa propre personne et favorise le renouement des liens familiaux. Le passage suivant, un des plus émouvants du roman, illustre bien cette idée de détachement : « *-Ton père t'aime, Joseph. Il t'aime mal, peut-être, ou d'une façon qui ne te plaît pas, peut-être, et pourtant il t'aime comme il n'aimera jamais personne d'autre et comme personne ne t'aimera jamais. -Même pas vous ? -Joseph, je t'aime autant qu'un autre enfant, peut-être un peu plus. Mais ce n'est pas le même amour. -Au soulagement que je ressentis, je compris que c'était cette phrase que j'étais venu chercher. -Libère-toi de moi, Joseph. J'ai fini ma tâche. Nous pouvons être amis maintenant.* »<sup>158</sup>

Afin de pouvoir oublier le suicide de son père et se protéger du comportement incompréhensible de sa mère, **Jun** a brisé les liens avec sa famille et opté pour une vie solitaire dans les rues de Tokyo. Or, la fréquentation et l'enseignement du maître Shomintsu déclenche une prise de conscience inattendue chez l'adolescent. En effet, dans un jardin zen, Jun médite et revit les derniers instants de la vie de son père avant de faire l'expérience d'un éclatement intérieur le faisant sortir de son corps et reprendre contact avec le vide et les forces universelles. Un peu plus tard, Shomintsu révèle à son élève qu'il existe un lien familial entre eux : Shomintsu est l'oncle de la mère de Jun, donc le grand-oncle du jeune sumo. Le vieil homme explique alors à l'adolescent que sa mère est atteinte d'une maladie rare et incurable à ce jour, le syndrome de Williams, qui la rend tellement aimable, voire trop aimable, et optimiste. Le dialogue suivant fait ressentir le soulagement de Jun en réalisant la situation : « *-Alors, c'est normal qu'elle ne soit pas normale ? -Voilà. -Donc moi je suis normal de trouver ça anormal ? -Voilà. -Finalement, il est normal qu'elle ait une conduite anormale, et normal que moi je ne le*

---

<sup>157</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.129

<sup>158</sup> *ibid.*, p.178-179

*supporte pas ? -Voilà. -Donc, quoique anormaux tous les deux à cause de la situation, nous sommes normaux tous les deux. -Oui, Jun. Vos difficultés avaient un sens. -Quel soulagement ! Si elle était gentille avec le moindre inconnu, ce n'est pas parce qu'elle ne m'aime pas ? -Elle t'aime, sans conteste, plus que n'importe qui au monde. Ne m'a-t-elle pas demandé de veiller sur toi ? C'en est la preuve, non ? -Si ! J'éclatai de rire. -Shomintsu : je pèse quatre-vingt-quinze kilos mais je ne me suis jamais senti si léger ! »<sup>159</sup> Le grand-oncle remercie aussi Jun de lui avoir permis de renouer lui-même contact avec sa famille et ils décident d'aller voir tous les deux la mère de Jun. Libéré de ces soucis qui bloquaient Jun durant toute sa vie, le jeune homme est dorénavant prêt à prendre ses propres décisions, à vivre vraiment sa vie. En effet, la dernière phrase du livre témoigne de la volonté de Jun de fonder une famille avec une jeune femme, Reiko, quand il lui dit : « *Je vois la grosse en toi.* »<sup>160</sup>*

En conclusion, nous pouvons retenir que les jeunes héros ont été, d'une façon ou d'une autre, retenus ou bloqués dans leur développement personnel par des difficultés liées à leur famille. Les formateurs respectifs « débloquent » alors cette situation conflictuelle en proposant leur appui, mais aussi en servant de « traducteur », d'intermédiaire entre les parents et l'enfant, ce qui mène à un soulagement considérable chez les jeunes qui se sentent alors prêts à affronter leur propre vie, avec plus de légèreté.

### **c. Changement de la vision du monde**

L'enseignement et la bienveillance des formateurs portent leurs fruits : le quotidien des jeunes devient plus intéressant et stimulant, et, grâce à leur aide, des difficultés familiales sont désenvenimées. De surcroît, le contact avec ces personnes plus âgées incite les jeunes à réfléchir sur leur existence et la vie en général, ce qui a un impact non négligeable sur leur vision du monde.

Le détachement des valeurs terrestres constitue le principe de la nouvelle vie de **Milarepa**. En ascète, il emplit son temps à méditer, chanter et enseigner ses

---

<sup>159</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.100

<sup>160</sup> *ibid.*, p.102

connaissances à ses disciples. La permanence est l'un de ses thèmes de prédilection, il affirme effet à ce propos que « *Rien n'est permanent, rien n'est réel* »<sup>161</sup> et « *Rien n'est permanent en ce monde ; tout est frappé d'éphémère.* »<sup>162</sup> La vie lui a appris à s'affranchir du poids des valeurs matérielles, en effet, selon lui, « *Rien ne pèse plus lorsqu'on sait que tout n'est qu'illusion.* »<sup>163</sup>

Grâce à l'aide de Monsieur Ibrahim, s'opère un changement radical du regard que **Momo** porte sur les hommes et les choses. Il le remarque d'ailleurs lui-même en affirmant : « *Après mon retour de Normandie, lorsque je suis entré dans l'appartement noir et vide, je ne me sentais pas différent, non, je trouvais que le monde pouvait être différent.* »<sup>164</sup> À part les « outils » très utiles dans la vie quotidienne et dans les rapports avec les gens, à savoir les bienfaits de la lenteur, la recherche de la beauté et la magie du sourire, Momo a intégré dans sa vie des idées d'ordre spirituel. Tout d'abord, il a réussi à supprimer de sa tête des schémas de pensée et des idées reçues qui l'ont empêché de voir les liens entre différentes cultures et religions: « *Avec Monsieur Ibrahim, je me rendais compte que les juifs, les musulmans et même les chrétiens, ils avaient eu plein de grands hommes en commun avant de se taper sur la gueule.* »<sup>165</sup> Ensuite, Momo comprend en imitant le « tekké » des derviches, que la danse peut être un moyen d'être en contact étroit avec son esprit et ses sentiments. Il s'agit d'une sorte de prière qui lui permet d'ailleurs de se libérer de sa haine envers son père. De façon générale, Momo a compris qu'il peut faire confiance à lui-même, à son corps et à ses sentiments, et il a désormais le courage de prendre ses propres décisions. Il commence par exemple à vendre les nombreux livres de son père, en se libérant ainsi d'un certain poids : « *À chaque fois que je vendais un livre, je me sentais plus libre.* »<sup>166</sup>

En quelques jours, le petit **Oscar** a atteint un niveau de maturité enviable. Il ne se révolte plus contre son sort, au contraire, il a réussi à transformer sa peur de mourir en une gratitude par rapport à la vie qu'il a pu mener jusqu'à ce jour. Il a découvert, avec l'aide de Mamie-Rose, qu'il est vain de vouloir trouver des explications à tout parce que

---

<sup>161</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, op.cit., p.49

<sup>162</sup> *ibid.*, p.59

<sup>163</sup> *ibid.*, p.60-61

<sup>164</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.50-51

<sup>165</sup> *ibid.*, p.50

<sup>166</sup> *ibid.*, p.51

« *il n'y a pas de solution à la vie sinon vivre* »<sup>167</sup>. Entre quatre-vingts et cent ans, c'est-à-dire le dixième jour de son « projet » avec la dame rose, Oscar redécouvre même le monde en réalisant que Dieu est un « *mec infatigable* »<sup>168</sup> et qu'il faut regarder « *chaque jour comme si c'était le premier* »<sup>169</sup>, en adoptant donc une attitude ouverte aux émerveillements que nous réserve la vie. Oscar vit même une sorte de révélation, le passage suivant en témoigne : « *Je me trouvais vivant. Je frissonnais de pure joie. Le bonheur d'exister. J'étais émerveillé. Merci Dieu d'avoir fait ça pour moi. J'avais l'impression que tu me prenais par la main et que tu m'emmenais au cœur du mystère contempler le mystère. Merci.* »<sup>170</sup> À son jeune âge, Oscar est déjà capable de prendre du recul par rapport à sa vie et la vie en général et il essaie de partager ses impressions et ses expériences avec ses proches, afin qu'eux, qui continueront à vivre, puissent en profiter : « *J'ai essayé d'expliquer à mes parents que la vie, c'était un drôle de cadeau. Au départ, on le surestime, ce cadeau : on croit avoir reçu la vie éternelle. Après, on le sous-estime, on le trouve pourri, trop court, on serait presque prêt à le jeter. Enfin, on se rend compte que ce n'était pas un cadeau, mais juste un prêt. Alors on essaie de le mériter. Moi qui ai cent ans, je sais de quoi je parle. Plus on vieillit, plus faut faire preuve de goût pour apprécier la vie. On doit être raffiné, artiste.* »<sup>171</sup> En mourant peu après, Oscar est donc en paix avec le monde, ses parents et même son médecin qu'il reconforte et soulage en le libérant de toute responsabilité ou culpabilité.

Comme Oscar, **Joseph** découvre en lui-même une force insoupçonnée durant une période très dure de sa vie. En effet, il affirme : « *Avec le père Pons autant qu'avec Rudy*<sup>172</sup>, *j'avais tendance à me montrer protecteur. Je les aimais tellement que, pour empêcher leur inquiétude, j'affichais un optimisme inébranlable et rassurant.* »<sup>173</sup> C'est cette attitude qu'il maintiendra aussi après la guerre quand il se propose de poursuivre la mission que le Père Pons s'est donnée, à savoir de préserver la mémoire de civilisations menacées, en créant les collections correspondantes. Comme l'aurait fait le fils de Noé, Joseph s'efforce de réaliser le souhait le plus cher du Père Pons, à savoir de

---

<sup>167</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.91

<sup>168</sup> *ibid.*, p.95

<sup>169</sup> *ibid.*, p.95

<sup>170</sup> *ibid.*, p.96

<sup>171</sup> *ibid.*, p.97

<sup>172</sup> Rudy est un élève juif plus âgé à qui le Père Pons a demandé de s'occuper de Joseph.

<sup>173</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.130

ne laisser anéantir aucune civilisation. Le garçon défend de tout cœur une approche pacifiste des conflits, contrairement à Rudy, son copain de la Villa Jaune, qui vit désormais en Israël. Joseph s’y rend à la fin du roman et ramasse une kippa et un foulard palestinien perdus dans la rue, ... pour commencer une collection.

Le sumo a également su donner une orientation différente à la vie de **Jun**. En effet, le pessimisme et la haine envers le monde sont impuissants par rapport à la fascination que lui inspire un match de sumo : « *Au fur et à mesure que chaque lutteur tentait d’éjecter son adversaire du cercle du jeu, je luttais, moi, contre mes préjugés, puis les éjectais un par un. Non, je ne pouvais pas mépriser des individus qui dévouent leur vie au combat, qui sculptent leur corps, qui prouvent autant d’ingéniosité que de force.* »<sup>174</sup> Son attitude hostile par rapport à la vie et aux gens est donc brisée, ce qui ouvre la voie à un développement personnel considérable. Il apprend peu à peu à maîtriser son corps et ses idées, devient une « *étoile montante du sumo* »<sup>175</sup> et développe une envie de vivre. Sa volonté est dorénavant « *replacée au pilotage du navire* »<sup>176</sup>, il est plus ouvert face au monde et se sent en paix avec son passé et son existence actuelle. Or, ce cheminement n’a pas été facile, comme en témoigne le passage suivant : « *Tant de démentis en une année ! Tant de convictions qui s’écroulaient ! Mes repères glissaient, je marchais dans un cimetière d’idées mortes, parmi les tombes de mes anciennes croyances, ne sachant plus quoi penser.* »<sup>177</sup> Assuré de sa propre force et de sa valeur en tant qu’homme, il affronte sa nouvelle vie comme époux et père de famille.

L’aperçu que nous venons de fournir concernant l’impact de l’altérité sur les jeunes héros du *Cycle de l’Invisible* ne pourra égaler le plaisir et le foisonnement d’impressions et d’idées que procure la lecture des œuvres dans leur intégralité. Or, nous pouvons en retenir le constat que le fait d’être confronté à des situations inhabituelles et difficiles, ainsi que le contact intense avec une personne *a priori* très différente d’eux, a amené les enfants à se repositionner dans un monde dans lequel ils se sont sentis comme des êtres écartés de la normalité, étrangers, voire étranges.

---

<sup>174</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.44

<sup>175</sup> *ibid.*, p.93

<sup>176</sup> *ibid.*, p.72

<sup>177</sup> *ibid.*, p.5

Il convient pourtant de noter que les enfants ne sont pas les seuls à profiter de cette relation, la réciprocité dans cet échange est évidente. Les « vieux » font profiter les « jeunes » de leur expérience et les guident dans leur développement, il est vrai, mais ce qu'ils reçoivent en retour ne peut être négligé. **Le Marpa** s'attache beaucoup à Milarepa qu'il considère comme son fils et dont la transformation l'émeut. **Mamie-Rose** est aussi reconnaissante à Oscar d'avoir pu faire sa connaissance, sa lettre à Dieu qui clôt l'histoire le confirme, en voici un extrait: « *Grâce à lui, j'étais drôle, j'inventais des légendes, je m'y connaissais même en catch. Grâce à lui, j'ai ri et j'ai connu la joie. Il m'a aidé [sic] à croire en toi. Je suis pleine d'amour, ça me brûle, il m'en a tant donné que j'en ai pour toutes les années à venir.* »<sup>178</sup> **Le Père Pons**, à son tour, a profité de sa relation avec Joseph qui était pour lui un conseiller, un confident et un ami avec qui il pouvait partager sa grande passion et à qui il a pu la transmettre, comme à un fils. De même, nous avons constaté qu'à l'aide de son grand-oncle **Shomintsu**, Jun a réussi à renouer les liens avec sa famille, mais le contraire est vrai aussi, et le vieillard en est très content. Finalement, **Monsieur Ibrahim** a trouvé en Momo un élève, un accompagnateur, un complice et un ami à qui il a pu transmettre son héritage, dans tous les sens du terme. Eric-Emmanuel Schmitt affirme lui-même à ce propos : « *C'est une rencontre providentielle. Providentielle pour Momo comme pour Monsieur Ibrahim, car je crois que l'adolescent apporte autant à l'épicier que celui-ci lui donne.* »<sup>179</sup>

---

<sup>178</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.97

<sup>179</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane, *Eric-Emmanuel Schmitt, Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, op.cit., p.104



### III. L'élève face à l'altérité dans les œuvres en question

Depuis plusieurs années déjà, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* ainsi que *Oscar et la dame rose* figurent parmi les œuvres littéraires recommandées comme lecture cursive dans l'enseignement secondaire luxembourgeois. Ces deux récits présentent des avantages indéniables dans l'optique d'une analyse en classe : ils ne sont pas très longs, le vocabulaire ainsi que les formulations ne posent généralement pas beaucoup de problèmes aux élèves et en même temps, au niveau du « contenu », ces textes sont très riches et se prêtent bien à des discussions animées en classe. En effet, les élèves sont généralement touchés par les thèmes abordés et se sentent en quelque sorte concernés par les questionnements qui s'imposent aux personnages. Devant un tel succès auprès des enseignants qui choisissent ces œuvres pour leurs élèves, il faut se poser la question pour quel public Eric-Emmanuel Schmitt écrit et s'il se voit lui-même comme un auteur de « littérature de jeunesse ». À ce sujet, l'écrivain explique: « *Je n'ai pas d'image précise devant moi lorsque j'écris mais il est bien certain qu'il y a quelqu'un, une sorte d'être sans visage, mouvant, qui change d'âge et de sexe en quelques secondes, quelqu'un à qui je m'adresse et que je veux intéresser, passionner, amuser, surprendre. [...] Mais sincèrement, ce n'est qu'une fois le livre publié que je découvre véritablement quels en sont les lecteurs. Avec des surprises parfois... Ainsi, alors que je suis un adulte qui écrit pour les adultes, j'ai appris que les adolescents puis les enfants me lisaient. Mes plus jeunes lecteurs ont neuf, dix ans, désormais.* »<sup>180</sup>

---

<sup>180</sup> idée issue d'une interview avec l'auteur, dans: SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., p.83

*A priori*, les œuvres formant le *Cycle de l'Invisible* n'ont donc pas été conçues pour des enfants ou adolescents. Est-il recommandable, voire responsable, de proposer ou d'imposer ces lectures à nos élèves, en sachant que les thèmes abordés ne sont nullement anodins ? Quels sont les bienfaits auxquels on peut s'attendre et quels en sont les « dangers » ? La troisième partie de ce travail sera donc consacrée à la valeur pédagogique de ces cinq œuvres d'Eric-Emmanuel Schmitt ainsi qu'à des remarques d'ordre didactique.

## 1. Des œuvres de formation ?

Dans le cadre du présent travail, il est intéressant de positionner les œuvres de notre corpus par rapport au genre littéraire qu'on nomme généralement « roman de formation » ou « roman d'apprentissage » et qui a connu son point culminant en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de romans qui présentent le développement d'un jeune personnage adolescent jusqu'à l'âge adulte. Lorsqu'il s'agit de récits, on parle de « récits d'initiation » ou de « récits initiatiques ». *Le Dictionnaire du Littéraire* en propose la définition suivante : « *Le récit initiatique (à un art, un savoir ou un mystère) comprend deux catégories de textes qui peuvent, dans certains cas, se rejoindre : les uns suivent les étapes de la formation d'un personnage, les autres racontent une histoire qui est destinée à la formation du lecteur. [...] le principe de l'initiation est lié aux pratiques sociales d'accès à l'âge adulte et d'entrée dans des groupes restreints.* »<sup>181</sup>

Dans le contexte de ce travail, il ne correspond pas à notre objectif de présenter de façon détaillée dans quelle mesure les œuvres formant le *Cycle de l'Invisible* correspondent ou non aux schémas traditionnels du genre en question. Nous renvoyons à cet effet au mémoire très complet de Francesca Mangano qui a analysé dans cette optique *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, *Oscar et la dame rose* et *L'enfant de Noé*.<sup>182</sup> D'après ses recherches, les étapes fondamentales d'un roman d'apprentissage sont une situation initiale assez calme, une phase où le jeune héros est confronté à une situation difficile que lui impose la vie, un mûrissement qui s'accompagne d'une métamorphose interne et une fin généralement heureuse, situation finale où le héros assume lui-même des responsabilités. Très souvent, les héros s'engagent aussi sur des voyages initiatiques qui leur permettent de découvrir réellement le monde et les humains. Les parents des jeunes héros ne jouent pas un rôle important dans les romans ou récits d'initiation, par contre, un tuteur se charge de l'encadrement du jeune. À ce propos, il est intéressant de citer Florence Bancaud-Maënen, grande spécialiste des romans de formation au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe : « *Dans le parcours personnel du héros, jalonné d'embûches et de désillusions, le rôle des rencontres est essentiel, et la plus centrale de ces rencontres est sans doute celle qui, au détour d'un hasard fortuit, met le protagoniste en rapport avec un*

---

<sup>181</sup> ARON, Paul, *Le Dictionnaire du Littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p.506

<sup>182</sup> MANGANO, Francesca, *Le roman de formation au XXI<sup>e</sup> siècle, Analyse de : Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, Oscar et la dame rose, L'enfant de Noé*, Editions Bénévent, Nice, 2007

*maître à penser qui incarne la voix de la raison, de la vertu et de la sagesse. Dans tous ces romans, le rôle du mentor est d'abord un rôle protecteur : il supplée souvent les parents disparus, absents ou démissionnaires et maintient le ou la protagoniste dans le droit chemin. Il fait ainsi souvent figure de substitut de père ou de mère, [...] le mentor joue aussi souvent le rôle d'un guide spirituel. [...] La principale fonction du mentor est donc celle d'éducateur.»*<sup>183</sup> Le *Dictionnaire du Littéraire* ajoute à ce sujet : « [Si le roman de formation] raconte l'apprentissage d'un jeune héros que guident différents mentors, [il] a aussi vocation à enseigner. Il vise à donner des leçons à des adolescents et des conseils à leurs éducateurs, et se présente comme un roman de la relation pédagogique, relation qui lui sert d'armature, le héros écoutant les conseils de ses maîtres avant de prendre à son tour des responsabilités tutélaires. »<sup>184</sup> Et le *Dictionnaire des Genres et notions littéraires* précise au sujet de cette fonction didactique des romans de formation : « il s'agit toujours de confronter idées, principes, valeurs et rêves aux contraintes qu'y oppose le réel. »<sup>185</sup>

En appliquant ces quelques éléments théoriques à notre corpus, il semble évident qu'il est tout à fait justifié de rapprocher nos cinq œuvres au genre du roman de formation. Or, il convient de constater, comme le fait Francesca Mangano, qu'Eric-Emmanuel Schmitt prend certaines distances par rapport au genre littéraire en question, surtout au niveau temporel. En effet, « ces romans de formation semblent ne pas privilégier la phase qui va de la jeunesse à la maturité, mais se présentent sous une forme plus libre par rapport au temps. Ils s'abrègent ou s'allongent, c'est probablement sur ce plan que se situe la nouveauté d'un roman de formation au XXI<sup>e</sup> siècle. »<sup>186</sup> Selon elle, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* constitue « un roman de formation par excellence »<sup>187</sup> parce que ce récit suit le développement de Momo de son enfance jusqu'à son intégration sociale. *Oscar et la dame rose* serait alors « un roman de formation dilaté »<sup>188</sup>, dans la mesure où le texte raconte non seulement le développement du personnage principal en tant que garçon et jeune adulte, mais la narration se poursuit jusqu'aux dernières heures d'Oscar,

---

<sup>183</sup> BANCAUD-MAËNEN, Florence, *Le Roman de Formation au XIII<sup>e</sup> siècle en Europe*, Nathan, Paris, 1998, p.58

<sup>184</sup> ARON, Paul, *Le Dictionnaire du Littéraire*, op.cit., p.527 (ss.)

<sup>185</sup> *Dictionnaire des Genres et notions littéraires*, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, 2001, p.600

<sup>186</sup> MANGANO, Francesca, *Le roman de formation au XXI<sup>e</sup> siècle*, op.cit., p.95-96

<sup>187</sup> *ibid.*, p.95

<sup>188</sup> *ibid.*, p.95

compte tenu bien sûr de la temporalité propre au « pacte » conclu entre Mamie-Rose et le garçon mourant. Quant à *L'enfant de Noé*, Francesca Mangano le qualifierait de « roman de formation raccourci »<sup>189</sup>, étant donné que, mis à part la rétrospection qui clôt le roman et fait découvrir certains aspects de la vie future de Joseph, l'histoire s'arrête déjà à l'adolescence du garçon qui a retrouvé sa place auprès de ses parents, après des années de séparation.

Qu'en est-il alors de la temporalité dans les deux œuvres de notre corpus que Francesca Mangano n'a pas intégrées dans son étude ? *Le sumo qui ne pouvait pas grossir* correspondrait, comme *L'enfant de Noé*, à une forme abrégée de récit de formation, dans le sens que l'auteur présente l'adolescence de Jun à Tokyo jusqu'au moment où il croit lui-même avoir trouvé sa voie dans la vie : « *Le gros en moi, ça y est. Je le vois : le gros, ce n'est pas le vainqueur des autres, mais le vainqueur de moi ; le gros, c'est le meilleur de moi, qui me guide, m'inspire. Ça y est, je vois le gros en moi. Maintenant, je vais maigrir et entreprendre des études pour devenir médecin. [...] Merci, maître, de m'avoir remis sur le chemin, de m'avoir montré que j'étais capable d'y marcher. [...] Je ne veux pas triompher, je veux vivre.* »<sup>190</sup> Jun a désormais des rêves pour l'avenir ; il veut faire des études, se marier et fonder une famille. Son désir de mener à bien ces projets est tellement fort que le lecteur ne doute pas de sa réussite, ce qui rapprocherait donc ce récit de la forme traditionnelle du genre littéraire en question.

Quant à *Milarepa*, la question gagne encore en complexité. Nous pourrions rapprocher ce récit de *Oscar et la dame rose*, vu que le lecteur suit le développement de Milarepa depuis son enfance jusqu'à sa mort. Nous pourrions donc parler d'un « roman de formation dilaté ». Or, il ne faut pas oublier que le « je » dans ce récit n'appartient pas seulement à Milarepa. En effet, Svastika, l'oncle, s'exprime aussi à la première personne, ainsi que le jeune Parisien Simon qui raconte cette histoire tibétaine des milliers de fois pour se libérer du poids des renaissances et pour, finalement, trouver la paix. Laurence Sudret remarque à ce propos : « *Dans cette quête onirique centrée sur le bouddhisme où les personnages se mêlent et où les pronoms personnels s'emmêlent, on ne sait plus*

---

<sup>189</sup> MANGANO, Francesca, *Le roman de formation au XXI<sup>e</sup> siècle*, op.cit., p.95

<sup>190</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, op.cit., p.95-96

*finalement qui vit l'histoire, qui la raconte. »*<sup>191</sup> Nous pourrions donc parler au moins d'un double récit de formation dans lequel à la fois Milarepa et Simon feraient des apprentissages fondamentaux.

À part les questions de temporalité, Francesca Mangano rend aussi attentif à la modernité de la vision de la société dans les œuvres qu'elle a étudiées. Contrairement à l'univers des romans de formation au XIX<sup>e</sup> siècle, Oscar, Momo et Joseph vivent dans une « *civilisation multiculturelle [qui] dépasse ainsi les limites religieuses et culturelles.* »<sup>192</sup> Notons à ce propos que dans *Milarepa* et *Le sumo qui ne pouvait pas grandir*, les sujets du multiculturalisme et des conflits inter-religieux ne sont pas développés.

Si nous avons affirmé que traditionnellement, les romans de formation visaient à donner des leçons aux jeunes, il faut absolument préciser que le but d'Eric-Emmanuel Schmitt n'est pas d'écrire des histoires moralisatrices. Son objectif est certainement d'écrire des textes qui incitent à la réflexion tout en procurant un grand plaisir de lecture. François Busnel, critique littéraire et directeur de la rédaction du magazine *Lire*, a affirmé dans un article lors de la parution de *L'Enfant de Noé*: « *Eric-Emmanuel Schmitt, c'est Diderot au XXI<sup>e</sup> siècle : un sérieux penseur ... qui ne se prend pas au sérieux. [...] Interroger les religions est dans l'air du temps, mais faire ressortir leurs contradictions sans verser dans le prosélytisme est un exercice auquel peu d'écrivains se sont prêtés. [...] Dans ces contes dépourvus de morale, aux dialogues affûtés mais sans affèterie, où il suggère plus qu'il ne dépeint, Schmitt entraîne ses lecteurs au-delà de leurs identités premières. [...] Eric-Emmanuel Schmitt confirme ses qualités d'écrivain. Et se joue, une fois de plus, des genres en inventant la philosophie clandestine.* »<sup>193</sup> Les récits composant le *Cycle de l'Invisible* seraient ainsi à situer entre le genre des romans de formation et les contes philosophiques, dans un univers littéraire propre à l'écrivain philosophe qu'est Eric-Emmanuel Schmitt.

---

<sup>191</sup> SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., quatrième de couverture

<sup>192</sup> MANGANO, Francesca, *Le roman de formation au XXI<sup>e</sup> siècle*, op.cit., p.95

<sup>193</sup> BUSNEL, François, « *Philosophe clandestin* », op.cit.

## 2. Le Cycle de l'Invisible - une lecture enrichissante pour les jeunes ?

### « La différence comme non-indifférence »<sup>194</sup>

Dans son article intitulé « Eric-Emmanuel Schmitt : de Dieu qui vient au théâtre », le philosophe Thierry R. Durand pose la question si l'on peut reprocher à cet écrivain « *une indifférence, en apparence au moins, à l'égard des maux actuels, des problèmes sociaux et pressants* »<sup>195</sup>. Même s'il est vrai que dans le *Cycle de l'Invisible*, Eric-Emmanuel Schmitt ne privilégie pas les sujets d'actualité sociale, politique ou environnementale, nous pouvons nous demander dans quelle mesure la lecture de ces œuvres peut profiter à tous les lecteurs, jeunes et moins jeunes, dans leur vie privée comme au contact avec les événements qui se jouent sur la scène mondiale.

#### a. Une initiation par séduction

Le grand succès que connaissent les histoires d'Eric-Emmanuel Schmitt auprès des lecteurs est sans doute en grande partie dû au fait que leur **lecture** est généralement **facile et plaisante**. Ni le vocabulaire utilisé ni le style d'écriture ne devraient poser beaucoup de problèmes à des lycéens. L'auteur s'en est tenu à l'essentiel et a privilégié les dialogues aux descriptions détaillées, ce qui fait que *Milarepa*, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, *Oscar et la dame rose* et *Le sumo qui ne pouvait pas grossir* se lisent très rapidement, même pour une personne qui n'a pas tellement l'habitude de lire des livres. Quant à *L'Enfant de Noé*, ce roman demande un peu plus d'«endurance» de la part du lecteur, mais sa lecture reste aisée. De plus, nos cinq œuvres se terminent bien, ce qui est une constante chez Eric-Emmanuel Schmitt. Sauf dans *Milarepa*, les textes prêtent aussi à rire, l'humour est en effet très présent dans nos textes, ce qui détend l'atmosphère et permet au lecteur de s'attacher aux personnages.

Les textes touchent en effet le lecteur, respectivement le spectateur, Thierry R. Durand utilise régulièrement le terme de « **séduction** » en parlant du théâtre d'Eric-Emmanuel Schmitt. Ni les personnages, ni le lecteur n'agissent ou se développent sous l'effet de la

---

<sup>194</sup> MÜNSTER, Arno, LEVINAS, Emmanuel, PETITDEMANGE, Guy, et.al., *La Différence comme non-indifférence: éthique et altérité chez Emmanuel Lévinas : le séminaire du Collège international de philosophie*, Kimé, Paris, 1995 (début du titre de l'ouvrage)

<sup>195</sup> DURAND, Thierry R., « Eric-Emmanuel Schmitt : de Dieu qui vient au théâtre », *The French Review*, vol 78, N°3, février 2005, 16 pages, p.516

contrainte, ils se trouvent plutôt « séduits » par une situation ou un personnage exceptionnel. En effet, le charme de ces œuvres réside avant tout dans le fait que les gens de tout âge se sentent concernés par les sujets traités dans les textes, qu'ils se sentent interpellés, sans être déconcertés. La professeur de Lettres Laurence Sudret s'est aussi exprimée à propos de l'attrait que l'œuvre de Schmitt exerce sur les lecteurs : « *L'universalité des thèmes abordés, c'est sans doute ce qui place notre auteur en marge des autres écrivains de sa génération. Et surtout sa faculté à prouver que les thèmes universels sont parfois ceux que nous rencontrons chaque jour et qui nous apparaissent parfois comme terriblement banals, mais qui pourtant régissent notre vie : la souffrance, l'égoïsme, l'amour, la connaissance de l'autre et de soi-même, le refus de la mort qui amène l'homme à se laisser parfois anéantir par sa propre souffrance... Tous ces thèmes, il les a traités. Mais là où réside son génie, c'est qu'il nous permet à tous, philosophes ou non, littéraires ou non, intellectuels ou non, de toucher ces notions du doigt. Il permet à chacun de suivre sa réflexion, toujours vive et alerte, drôle et émouvante, jamais lourde et pesante, jamais obscure et absconse.* »<sup>196</sup> Thierry R. Durand partagerait sûrement cet avis, il affirme à ce sujet : « *Eric-Emmanuel Schmitt donne en effet en spectacle une philosophie légère et simple, boulevardière, hédoniste et gaie. Son théâtre a même parfois un côté bon chic bon genre, politiquement correct, un côté « si tous les gars du monde... ». La vérité ne s'y dévoile pas au terme d'absconses recherches philosophiques ; elle est toute proche au contraire, à vivre, déclinée selon les diverses formes empruntées par l'amour.* »<sup>197</sup>

Un des grands spécialistes d'Eric-Emmanuel Schmitt, le professeur de philosophie Michel Meyer insiste dans ce contexte sur notre « **identité vacillante** »<sup>198</sup> qui cherche à retrouver une certaine stabilité. Etant donné que l'adolescence est un passage entre l'enfance et l'âge adulte, et qu'il s'agit généralement d'une période mouvementée pendant laquelle les jeunes cherchent à trouver des repères fiables dans la vie et essaient de construire peu à peu leur propre personnalité, leur « identité vacillante » peut être soutenue par la lecture des textes d'Eric-Emmanuel Schmitt, et en particulier à travers sa « *vision de l'invisible* »<sup>199</sup>. Comme les lecteurs, les personnages se posent des questions existentielles, ce qui crée un sentiment de proximité, voire de complicité.

---

<sup>196</sup> SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., p.6

<sup>197</sup> DURAND, Thierry R., « Eric-Emmanuel Schmitt : de Dieu qui vient au théâtre », op.cit., p.514

<sup>198</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.70

<sup>199</sup> *ibid.*, p.70

Michel Meyer précise ce lien en affirmant : « *Les personnages finissent par incarner des problèmes, nos problèmes. [...] Ce qui les rend si différents passe au second plan par rapport à cette **identité partagée**.* »<sup>200</sup>

#### **b. Une philosophie de l'échange**

Comme nous venons de le constater, d'innombrables liens cachés relient le lecteur aux personnages qui entretiennent eux aussi des relations exceptionnelles les uns avec les autres. Eric-Emmanuel Schmitt accorde une grande importance à cet échange, plus ou moins visible, entre tous les acteurs, auteur, lecteurs et personnages. Thierry R. Durand cite à ce sujet le philosophe existentialiste danois Karl Jaspers qui a affirmé que « **la vérité commence à deux** »<sup>201</sup>, et Durand poursuit en expliquant cette idée en l'appliquant à la littérature de Schmitt : « *Toutes ses œuvres sont à cet égard la mise en scène de rencontres qui détournent de soi, de l'expérience, douloureuse parfois, d'une solitude qui n'a jamais le dernier mot car l'auteur se refuse à la considérer essentielle : elle peut toujours être suivie, pour qui veut bien ouvrir les yeux, de la découverte – avec crainte et tremblements - de l'autre.* »<sup>202</sup> Dans cette optique, c'est donc la communication avec l'autre qui peut enrichir notre vie, nous permettre de mieux connaître le monde et nous-mêmes. Dans son article, Thierry R. Durand applique à la littérature de Schmitt le constat du philosophe français Jean Wahl au sujet du théâtre de Gabriel Marcel : « *Parfois il nous signifie que c'est un regard, que c'est une invocation-évocation qui nous ouvre la porte de ce que nous pourrions appeler altérité.* »<sup>203</sup> Rappelons aussi que l'altérité chez Eric-Emmanuel Schmitt se présente sous de multiples facettes : l'altérité à l'intérieur de nous-mêmes, l'altérité des autres, l'altérité du monde et finalement celle, très importante dans l'œuvre de Schmitt, d'une éventuelle présence divine. Durand souligne ce lien direct entre la communication et la sphère spirituelle : « *le théâtre de Schmitt fait apparaître dans l'insignifiance du dialogue qui est celui de tout un chacun la présence du sacré dans la vie même.* »<sup>204</sup>

---

<sup>200</sup> *ibid.*, p.14

<sup>201</sup> DURAND, Thierry R., « Eric-Emmanuel Schmitt : de Dieu qui vient au théâtre », op.cit., p. 133

<sup>202</sup> *ibid.*, p.509

<sup>203</sup> *ibid.*, p.512

<sup>204</sup> *ibid.*, p.519

### c. Une philosophie de l'ouverture

Yvonne Y. Hsieh, une autre spécialiste de la littérature d'Eric-Emmanuel Schmitt, a tenté de cerner la « philosophie » qui constitue la base de son œuvre et retient la notion d'« ouverture ». Selon elle, « la « **philosophie de l'ouverture** » de Schmitt embrasse une variété de cultures, de religions et de systèmes de pensées [...] Elle se traduit en même temps par le désir de partager ses idées avec le plus grand nombre de personnes possible. « Ce que tu donnes, Momo, c'est à toi pour toujours ; ce que tu gardes, c'est perdu à jamais », dit Monsieur Ibrahim à son protégé [...] ; on dirait que l'auteur suit le précepte de son personnage. »<sup>205</sup> Dans quelle mesure cette approche de la vie peut-elle donc se révéler enrichissante pour des jeunes qui lisent les textes du *Cycle de l'Invisible* ?

Comme toute lecture, les œuvres en question permettent aux lecteurs d'élargir leur champ de vision, de focaliser leur attention pendant un certain temps non pas sur leur propre vie et leurs préoccupations, mais sur les expériences et réflexions de personnages souvent fictifs. Les lecteurs sont amenés « *au-delà de leurs identités premières* »<sup>206</sup>, pour reprendre la formulation de François Busnel. Il s'agit donc pour ainsi dire d'un **dépassement de soi** et ainsi en quelque sorte d'une ouverture par rapport à l'inconnu et aussi à l'altérité.

La lecture, qu'il s'agisse d'un roman ou d'une pièce de théâtre, est souvent considérée par les adolescents comme une occupation ennuyante, parce que passive et solitaire. Par contre, Eric-Emmanuel Schmitt aimerait encourager ses lecteurs ainsi que les spectateurs de ses représentations théâtrales à devenir actifs, à s'appropriier les textes de façon active. Dans un entretien avec A. Lesegretain, l'écrivain répond de la manière suivante à la question sur ce qu'il a surtout retenu de Diderot, l'un de ses penseurs favoris : « *La liberté et la vertu de l'insolence. Provoquer la pensée de l'autre pour l'engager dans un dialogue. Mes pièces ne prétendent pas à autre chose. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'aime terminer par un pied de nez : pour obliger les spectateurs à douter, à discuter.* »<sup>207</sup> En renonçant à de longs passages descriptifs pour éveiller plutôt l'attention par des formulations inattendues, voire provocantes, Eric-

---

<sup>205</sup> HSIEH, Yvonne Y., *Eric-Emmanuel Schmitt ou la philosophie de l'ouverture*, op.cit., p.167

<sup>206</sup> BUSNEL, François, «Philosophe clandestin », op.cit.

<sup>207</sup> LESEGRETAIN, A., « Ce que j'écris me dépasse », op.cit.

Emmanuel Schmitt a de bonnes chances de « réveiller » certains jeunes et de gagner leur attention, d'autant plus que le thème de la recherche d'identité concerne, de manière consciente ou inconsciente, chaque adolescent.

La **quête identitaire** constitue, comme nous l'avons déjà mentionné, un des grands axes de lecture relatifs au *Cycle de L'Invisible*. Qui suis-je ? Ai-je une seule identité ou est-ce que ma personnalité est composée d'une multitude de pièces différentes, à la façon d'une mosaïque, harmonieuse ou chaotique ? Michel Meyer thématise dans son livre ce morcellement du moi comme un trait caractéristique de notre temps : « *Dans le monde qui est aujourd'hui le nôtre, les points de repère font défaut. Les valeurs se sont effritées avec l'accélération de l'Histoire, qui est impitoyable. [...] Le moi se fragmente, se divise, se dédouble, s'arrange avec lui-même pour le Bien comme pour le Mal. Il est les deux à la fois. Où est encore la réalité et où commence l'apparence ?* »<sup>208</sup>

Parmi les œuvres formant le *Cycle de l'Invisible*, cette thématique est particulièrement développée dans *Milarepa*, où le « je » est triple, dans la mesure où il appartient à Milarepa, Svastika et Simon. Le lecteur perd facilement l'orientation dans ce chaos de voix, les références stables s'estompent au profit d'un sentiment de fusion universelle. Michel Meyer affirme à ce propos : « *Milarepa peut enfin accéder à la sagesse et au bonheur. Il n'est plus lui-même, il est un autre, comme notre rêveur, qui se voyait en Svastika. Le « je » éclate dans nos songes, mais sont-ce des songes ? Qui suis-je au juste ? Celui que je crois être ? Celui qui je veux être ? [...] Peut-être Milarepa est un Svastika qui déciderait d'être une personne bonne.* »<sup>209</sup> De multiples relations existent aussi entre beaucoup d'autres personnages du *Cycle de l'Invisible*. Michel Meyer insiste d'ailleurs sur **l'importance du contact avec l'altérité dans la construction de notre propre personnalité** : « *Oscar est Momo, Ibrahim est Mamie Rose, à moins qu'Oscar ne soit Ibrahim, puisqu'ils meurent tous les deux. Les identités sont ailleurs que dans les étiquettes communautaires. C'est l'invisible en nous qui donne sens à ce que nous sommes, et non les marques de nos différences. Soyons autres pour être nous-mêmes.* »<sup>210</sup> Yvonne Y Hsieh met aussi l'accent sur ce qu'elle appelle le « *don de caméléon* » des personnages qui, dans une atmosphère d'incertitude, développent « *une étonnante capacité, non seulement de*

---

<sup>208</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.73

<sup>209</sup> *ibid.*, p.77

<sup>210</sup> *ibid.*, p.74

*accepter l'autre, mais de devenir autre* » et elle poursuit en précisant que « *dans la plupart des cas, c'est l'amour qui est l'agent de la métamorphose.* »<sup>211</sup>

Une **attitude ouverte par rapport à l'altérité** constituerait ainsi un trait essentiel de la philosophie d'Eric-Emmanuel Schmitt, telle qu'elle se dégage du *Cycle de L'invisible*. Celui qui cherche des réponses toutes faites dans ces œuvres sera déçu, LA vérité ne semble pas exister. Michel Meyer précise à ce sujet : « *le Mal et le Bien ne sont pas univoques, tranchés une fois pour toutes. Ils sont problématiques et il faut savoir les repérer en allant au-delà des apparences. Les gens ne sont jamais ni tous noirs ni tous blanc, comme si les réponses étaient claires. On flotte, on oscille, les alternatives se dessinent, s'effacent, s'annulent parfois.[...] Un Allemand n'est pas forcément un Allemand, pas plus que la rue Bleue n'est tout à fait bleue. Les parents d'Oscar font ce qu'ils peuvent, vu les circonstances tragiques de la maladie ; en clair, ils ne savent que faire ni quoi dire. [...] Amour et haine, vérité et illusion, certitude et incertitude, sont autant de concepts qui se brouillent à la longue. Eux-mêmes font question finalement.* »<sup>212</sup> Comment vivre si les repères fixes font défaut ? Comment s'orienter dans la vie si la certitude n'existe pas ?

Les réponses à ces questions seraient à chercher dans l'humanité et la générosité dans les rapports aux autres. Eric-Emmanuel Schmitt a donné les explications suivantes dans une interview : « *La science n'a donc pas besoin de mon approbation, de mon soutien, de ma croyance ou de ma tolérance. En revanche, dans le domaine de la morale, des comportements, des religions, rien n'est vrai de cette vérité, tout est proposition, hypothèse, risque, foi. Nous sommes dans le domaine du « peut-être ». Donc, là, **tout est sujet à tolérance ou intolérance.*** »<sup>213</sup> L'auteur insiste aussi sur l'importance de cette tolérance, surtout à notre époque : « *La nécessité de la tolérance est plus forte que jamais car notre monde est divers, moins gris et moins homogène qu'avant, proche du manteau multicolore d'Arlequin. Dans une même société, il y a désormais des teintes de peau variées, des êtres d'origines géographiques différentes, de religion sans rapport. Pour vivre ensemble, la solution n'est pas d'exclure mais de se comprendre, de se connaître, de développer la*

---

<sup>211</sup> HSIEH, Yvonne Y., *Eric-Emmanuel Schmitt ou la philosophie de l'ouverture*, op.cit., p.170

<sup>212</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.71

<sup>213</sup> SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., p.82

*curiosité de chacun pour l'autre. Les romans, les pièces de théâtre et les films permettent cela. »*<sup>214</sup>

Dans sa conclusion, Yvonne Y. Hsieh met l'accent sur **l'actualité des histoires** que raconte Eric-Emmanuel Schmitt : « *Il parvient à fusionner dans son écriture la belle prose française classique et une parole toute contemporaine.* »<sup>215</sup> De plus, la question religieuse est une des préoccupations majeures de l'écrivain qui s'engage à travers sa littérature pour une entente respectueuse et tolérante entre les gens au niveau des croyances : « *J'essaie de montrer qu'à l'intérieur de chaque religion, au-delà des différences apparentes, il y a peut-être un cœur universel, un corps de messages qui peut parler à tout le monde. Non seulement les hommes se posent les mêmes questions et rencontrent des difficultés semblables, mais il y a parfois quelque chose de commun dans les réponses, ou quelque chose de partageable.* »<sup>216</sup> Dans ce sens, Thierry R. Durand relève dans les pièces d'Eric-Emmanuel Schmitt le caractère « **religieux** », au sens propre du terme, c'est-à-dire qui a le pouvoir de **relier les hommes entre eux**.<sup>217</sup>

Dans l'univers du *Cycle de l'Invisible*, il n'est pas nécessaire de trouver tout de suite des réponses à toutes les questions, comme le formule si justement Michel Meyer : « *Il faut s'interroger avant de répondre et non répondre pour ne plus avoir à s'interroger.* »<sup>218</sup> Dans ce contexte, il est important de réfléchir au **rôle de l'imagination** dans la création littéraire d'Eric-Emmanuel Schmitt qui a écrit dans *Diderot ou la philosophie de la séduction* : « *Quand l'entendement ne peut plus dire [...], il ne doit pas se taire, mais laisser place à l'imagination. Elle prend le relai et provoque, suscite la raison.* »<sup>219</sup>

Et l'imagination de l'écrivain est fortement orientée vers une **vision optimiste** du monde et de l'existence humaine. Eric-Emmanuel Schmitt est en effet considéré comme « *un écrivain de l'espérance dans un monde désespéré* »<sup>220</sup> et il se qualifie lui-même

---

<sup>214</sup> idée issue d'une interview avec l'auteur, dans: SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, L'enfant de Noé*, op.cit., p.130

<sup>215</sup> HSIEH, Yvonne Y., *Eric-Emmanuel Schmitt ou la philosophie de l'ouverture*, op.cit., p.174

<sup>216</sup> idée tirée d'une interview avec l'auteur, dans: SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, L'enfant de Noé*, op.cit., p.131

<sup>217</sup> DURAND, Thierry R., « Eric-Emmanuel Schmitt : de Dieu qui vient au théâtre », op.cit., p.513

<sup>218</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.94

<sup>219</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Diderot ou la philosophie de la séduction*, Editions Albin Michel, Paris, 1997, p.287

<sup>220</sup> MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, op.cit., p.8

d'optimiste. Lors d'une conférence consacrée au sujet de l'optimisme, l'écrivain-philosophe a présenté son attitude positive face à la vie comme un choix conscient, ou même une « *sorte de foi* »<sup>221</sup>, à notre époque qui, selon lui, « *veut qu'on soit pessimiste* ». L'optimisme, surtout dans le milieu culturel et créatif, « *gêne* » ou « *agace* », on « *suspecte le plaisir, l'émotion* ». La réalité est la même pour l'optimiste que pour le pessimiste, mais leurs réactions sont bien différentes : l'optimiste résiste au mal, sent le besoin d'agir et d'améliorer les choses, par contre, le pessimiste « *s'estime impuissant* ». Selon le philosophe, le pessimisme ne mène donc à rien de bien, il s'agit d'une attitude dictée par la paresse et la lâcheté morale. Par rapport à l'avenir, l'optimiste est confiant, il croit au « *progrès individuel* » et pense que « *la vie n'est ni bonne ni mauvaise, elle est ce que nous en faisons.* ». Concrètement, cela signifie qu'il faudrait « *ne pas regretter le passé, habiter le présent et ne pas craindre l'avenir* ». Le *credo de l'optimisme moderne*<sup>222</sup> d'Eric-Emmanuel Schmitt, ajouté en annexe, résume d'ailleurs de façon poétique la conviction de l'auteur.

Cette vision du monde se transmet évidemment à sa création littéraire. Citons par exemple Mamie Rose qui écoute et essaie de comprendre Oscar, le garçon qui se trouve au stade final d'une leucémie, mais au lieu de succomber avec le petit patient à la tristesse et au désespoir, elle l'encourage à devenir actif et à régir lui-même les derniers jours de sa vie. **Chacun, même les jeunes adolescents, a une responsabilité par rapport à sa manière de vivre et de voir le monde.** Ce constat est également valable par rapport à un éventuel pouvoir divin qui guiderait les humains. Le Père Pons explique cette idée à Joseph, en utilisant les termes suivants : « *Les humains se font du mal entre eux et Dieu ne s'en mêle pas. Il a créé les hommes libres. [...] Je veux dire que, quoi qu'il arrive, Dieu a achevé sa tâche. C'est notre tour désormais. Nous avons la charge de nous-mêmes.* »<sup>223</sup> Le philosophe Thierry R. Durand reformule cette idée en affirmant que dans l'univers d'Eric-Emmanuel Schmitt, « *il appartient à chacun de ré-enchanter le monde* »<sup>224</sup>.

---

<sup>221</sup> Toutes les citations suivantes correspondent à des transcriptions de la conférence d'Eric-Emmanuel Schmitt sur l'optimisme, op.cit.

<sup>222</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, « *Le Credo de l'optimisme moderne* », op.cit., p.105-106 (Annexe)

<sup>223</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.120-121

<sup>224</sup> DURAND, Thierry R., « Eric-Emmanuel Schmitt : de Dieu qui vient au théâtre », op.cit., p.519

C'est donc pour de multiples raisons que la lecture du *Cycle de l'Invisible* peut être recommandée aux jeunes lecteurs : il s'agit d'une lecture intelligente, plaisante et accessible du point de vue du contenu comme de la langue. De plus, ces œuvres proposent, mais n'imposent pas, à leurs lecteurs d'adopter une attitude positive et ouverte face au monde et à la vie. Il ne s'agit pas d'embellir certaines situations, mais de transmettre l'idée que nos réactions et notre vue des choses dépendent de nous-mêmes et que le respect et la tolérance envers l'altérité est primordiale. Finalement, il faut souligner que les écrits d'Eric-Emmanuel Schmitt ne se veulent nullement moralisateurs, mais chacun trouvera des pistes de réflexion à ses préoccupations ou aux questions qu'il se pose plus particulièrement à cette période de sa vie. Du point de vue thématique, ces œuvres sont très riches, voire inépuisables. Dans une interview à la radio avec Bernard Lehut, Eric-Emmanuel Schmitt a même donné un exemple étonnant du fait que chacun peut trouver ses interprétations personnelles dans des œuvres littéraires ; la mère d'une adolescente a en effet remercié l'écrivain d'avoir écrit *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, récit allant à l'encontre de l'apologie de la minceur tellement présente dans notre société actuelle et qui a eu l'effet de détourner sa fille de ses tendances anorexiques.<sup>225</sup>

---

<sup>225</sup> interview sur RTL dans le cadre de l'émission « Les Livres ont la parole » animée par Bernard Lehut, op.cit.

### **3. Le Cycle de *L'Invisible* comme lecture en classe : une entreprise « délicate » ?**

« Je t'apprendrai tout ce que je sais, Joseph. Et même ce que je ne sais pas. »<sup>226</sup>

Interrogé sur l'intérêt porté à ses œuvres par les nombreux enseignants qui choisissent les récits d'Eric-Emmanuel Schmitt comme lectures en classe, l'écrivain a donné la réponse suivante : « J'éprouve **un mélange de fierté et de crainte**. Fierté parce que l'on estime mes textes bons à provoquer l'étude, la réflexion, l'analyse. Crainte parce que je préfère être un auteur choisi qu'imposé : adolescent, je n'aimais pas qu'on m'indique ce qu'il fallait lire, je préférais papillonner par moi-même. Cependant, c'est grâce aux conseils judicieux de certains professeurs, que j'ai eu mes plus belles émotions de lecture. »<sup>227</sup> Dans une autre interview, il affirme : « Les questions philosophiques, elles se posent dans la vie lorsqu'on a un problème et que l'on cherche à l'élucider ; elles ne sont pas faites pour l'école ou l'université ; elles demeurent nos interrogations intimes. »<sup>228</sup>

Nous voilà au cœur de la problématique finale de ce travail. Après avoir vanté l'intérêt de la lecture du *Cycle de l'Invisible* pour les jeunes, nous réfléchirons aux « dangers » d'une telle lecture en classe. Comment faire profiter pleinement les élèves de ces lectures ? Comment aider les élèves dans leur lecture, sans pour autant nuire au plaisir d'une découverte personnelle et authentique ? Voici les questions à propos desquelles nous tenterons de proposer des pistes de réflexion.

#### **a. Les « risques » encourus par l'enseignant ...**

##### **... au niveau des thèmes abordés**

Nombreux sont les enseignants qui ont déjà fait l'expérience très désagréable qu'un de ses élèves ait mal supporté qu'un certain sujet soit abordé ouvertement en classe. Ce risque est d'autant plus élevé que l'on analyse avec les élèves des textes traitant de sujets « délicats », comme bien évidemment la mort, la maladie, la fin d'une relation amoureuse ou le divorce. Il est bien sûr impossible de connaître les peurs et chagrins les

---

<sup>226</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, op.cit., p.30

<sup>227</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., p.83

<sup>228</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane, *Eric-Emmanuel Schmitt, Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, op.cit., p.102

plus intimes de chacun de ses élèves et on ne sera jamais sûr de ne pas blesser involontairement par un mot ou une question la sphère intime d'un élève et de déclencher ainsi des réactions insoupçonnées. La lecture d'une œuvre littéraire en classe est une activité vivante et enrichissante qui demande beaucoup de spontanéité et de tact de la part de l'enseignant qui sera de temps en temps amené à prendre certains risques pour susciter l'intérêt des élèves et ne sera par conséquent jamais à l'abri d'expériences tristes ou déplaisantes. Or, avant d'aborder la lecture d'une œuvre, il devrait avoir conscience des sujets difficiles ou délicats contenus dans le livre, c'est ce que nous allons essayer de faire maintenant pour les cinq œuvres de notre corpus.

- Au niveau thématique, **Milarepa** se situe probablement très loin du vécu des élèves. Après une introduction motivante, la vie au Tibet et le bouddhisme pourraient pourtant intéresser les jeunes, ainsi que les thèmes développés tels que la haine, la vengeance, la souffrance ou la tolérance. Le défi réside vraisemblablement au niveau de l'énonciation, étant donné que le va-et-vient entre différents points de vue et l'existence de plusieurs « je » peuvent facilement embrouiller, voire décourager les élèves. Il faudrait donc préparer soigneusement l'approche de cet obstacle à la fois formel et thématique.

- **Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran** est une belle histoire sur une amitié née entre un garçon et un vieil épicier. Elle touche le lecteur qui ne saura résister au charme des personnages. Or, le sort de Momo est très difficile à supporter ; sa mère l'a abandonné, son père s'occupe mal de lui et se suicide enfin. Ce manque d'affection de la part des parents envers leur fils, innocent et sympathique, révoltera sans doute certains élèves.

- L'histoire d'Oscar et de Mamie Rose émouvra les jeunes lecteurs. **Oscar et la dame rose** constitue probablement le récit le plus « délicat » à traiter en classe, étant donné qu'il développe, sans tabou, les sujets de la souffrance, de la mort d'un être innocent et jeune ainsi que de la maladresse des membres de la famille ayant du mal à trouver les mots justes dans cette situation.

- **L'enfant de Noé** est un roman touchant et révoltant à la fois. L'injustice du sort qu'endure le petit Joseph est évidente, d'autant plus qu'au début, la naïveté du petit

garçon suscite la compassion du lecteur. Nous pouvons supposer que la persécution des personnes juives touchera les élèves mais ne les offensera plus, comme, à l'époque actuelle, nos lycéens ne se sentent vraisemblablement plus personnellement concernés par la problématique des injustices endurées pour des raisons d'appartenance religieuse. Par contre, les élèves séparés de leurs parents ou habitant dans un foyer pourraient réagir de façon plus émotionnelle à ce roman. À la tristesse peuvent se mêler, comme dans le cas de Joseph, l'incompréhension, le sentiment d'injustice, la jalousie par rapport à d'autres jeunes, la haine, le regret, la nostalgie ainsi que la honte.

- Certainement, très peu de nos élèves se sentent destinés à une carrière en tant que sumo. Or, le lecteur sent rapidement que l'on peut lire *Le sumo qui ne pouvait pas grossir* comme une parabole et l'appliquer à d'autres domaines de la vie. La distance prise volontairement par rapport à sa famille, considérée comme insupportable, et le manque de confiance en soi et en ses capacités constituent sans doute des thèmes connus pour un certain nombre d'élèves. Ils pourraient cependant se sentir dépassés par certains aspects de l'apprentissage du bouddhisme zen. Il faudrait donc soutenir ses élèves dans leur lecture, afin qu'ils ne se laissent pas décourager par certains passages du texte.

Dans une interview avec Jean-Claude et Sophie-Justine Lieber, Eric-Emmanuel Schmitt a affirmé au sujet du théâtre : « *Plaire, c'est tenir compte de l'autre, c'est l'intéresser, c'est l'amener, peut-être, là où il ne voudrait pas aller seul.* »<sup>229</sup> Ne pourrait-on pas appliquer cette citation au travail d'un enseignant de Lettres ? Ne serait-il pas possible d'aborder n'importe quel sujet en cours de littérature, à condition de respecter quelques règles élémentaires ?

---

<sup>229</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : LIEBER, Jean-Claude et Sophie-Justine, « L'Art du mystère », *La Nouvelle Revue française* 534-535, juillet-août 1997, p.76-96

### ... au niveau de l'enseignement en classe

« *Si je doute, c'est en Dieu, jamais en dehors de Dieu* »<sup>230</sup>, a affirmé Eric-Emmanuel Schmitt qui se considère lui-même comme « agnostique chrétien ». L'écrivain ne craint pas les réflexions sur les croyances et les religions, et le *Cycle de l'Invisible* en témoigne amplement. Si un enseignant choisit une de ces œuvres comme lecture en classe, il sera forcément amené à expliquer et reformuler certains raisonnements religieux ou philosophiques et probablement, les élèves s'attendent aussi de sa part des prises de position par rapport à des idées du texte. **Il n'est pas facile de trouver les mots justes** pour commenter par exemple le dialogue suivant entre *Oscar et la dame rose*: « -*Pourquoi ton Dieu, Mamie-Rose, il permet que ça soit possible, des gens comme Peggy et moi ? -Heureusement qu'il vous fait, mon petit Oscar, parce que la vie serait moins belle sans vous. -Non. Vous ne comprenez pas. Pourquoi Dieu il permet qu'on soit malades ? Ou bien il est méchant. Ou bien il n'est pas très fortiche. -Oscar, la maladie, c'est comme la mort. C'est un fait. Ce n'est pas une punition. -On voit que vous n'êtes pas malade !* »<sup>231</sup>

En classe, enseignants et élèves doivent accepter qu'il n'y a pas une seule réponse valable à chaque question, que parfois, **il faut savoir vivre avec le doute et l'incertitude**. Tout comme l'auteur, il faut essayer d'**éviter le moralisme en classe** et laisser place au « mystère ». Une telle approche correspondrait à la vision des choses de l'écrivain lui-même qui a expliqué dans une interview : « *Je n'écris pas pour infliger aux autres mes opinions, mais pour partager avec eux une réflexion ouverte. Mon théâtre appelle à faire une expérience philosophique, celle du débat, comme la tragédie grecque. Je pratique un théâtre problématique, pas un théâtre dogmatique.* »<sup>232</sup>

Un autre risque consisterait à **exiger une implication personnelle trop importante** dans les thématiques abordées, surtout si elles concernent des croyances ou expériences très intimes, et cela à un moment où l'élève n'est pas très sûr de lui-même. Comme le rappellent les auteurs de l'ouvrage intitulé *Psychologie pour l'enseignant*, « *la rupture apportée par la puberté et les changements corporels qu'elle entraîne, s'accompagne d'une*

---

<sup>230</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : LESEGRETAIN, A., « Ce que j'écris me dépasse », op.cit.

<sup>231</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, op.cit., p.69-70

<sup>232</sup> CASIN-PELLEGRINI, Catherine (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Le Visiteur*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2004, p.136

*baisse temporaire de l'estime de soi. Après intégration des changements et prise de conscience de ses nouvelles capacités, l'adolescent retrouve une estime de soi positive, pour autant que ces années de transformation n'aient pas entraîné un désinvestissement scolaire et social trop important. »<sup>233</sup>*

Enfin, les professeurs, très soucieux de vérifier si tous les élèves ont bien compris le texte, risquent de « **détruire** » **une partie de la légèreté qui qualifie les textes** d'Eric-Emmanuel Schmitt, malgré des sujets souvent plus sérieux. Michel Leroy affirme en effet à ce sujet : « *L'usage pédagogique de la littérature la détourne de sa finalité propre. Peu d'écrivains, probablement, publient pour que leur œuvre serve de support à un commentaire composé ou à un sujet de dissertation, ni même pour qu'elle soit l'objet d'une thèse universitaire. La pratique ordinaire de la lecture est fort éloignée de sa pratique scolaire : au point qu'il n'est pas absurde de se demander si la seconde ne distrait pas, trop souvent, de la première. »<sup>234</sup>*

Pour éviter au mieux les risques soulevés et faire profiter au mieux de ces œuvres exceptionnelles, nous essayerons de formuler certaines pistes pédagogiques qui pourraient guider les enseignants dans la préparation de leurs projets de lecture.

## **b. Quelques pistes pédagogiques**

*« La lecture n'est pas à apprécier uniquement à partir du temps que l'on y consacre, ou du nombre d'ouvrages lus. Une histoire, quelques pages, peuvent résonner toute une vie. »<sup>235</sup>*

Michèle Petit

La littérature d'Eric-Emmanuel Schmitt est forte et intense. Le lecteur, même jeune, sent qu'aucun mot n'a été laissé au hasard et que les questionnements des personnages le concernent directement, en tant qu'humain. À cet égard, Eric-Emmanuel Schmitt se voit comme une sorte de guide pour le lecteur, voici son point de vue concernant **la**

---

<sup>233</sup> LIEURY, Alain et al., *Psychologie pour l'enseignant*, Dunod, Paris, 2010, p.24

<sup>234</sup> LEROY, Michel, *Peut-on enseigner la littérature française*, Presses Universitaires de France, Paris, 2001, p.2

<sup>235</sup> PETIT, Michèle, *Eloge de la lecture. La construction de soi*, Belin, 2002 (citée dans : RUNTZ-CHRISTAN, Edmée et MARKEVITCH FRIEDEN, Nathalie, *Lire à l'adolescence. Réalités et stratégies de lecture*, Chronique sociale, Lyon, 2010, p.39)

**responsabilité de l'auteur face à son lecteur** : « [...] pour moi, le romancier passe un contrat avec le lecteur, il lui dit : je vais t'intéresser, te prendre par la main et t'emmener dans un voyage que tu ne ferais pas sans moi ; tu aborderas des endroits nouveaux, inconnus, qui t'effraient peut-être, mais, aie confiance, je ne te lâcherai pas la main et peut-être me remercieras-tu à l'arrivée. Courageuse, délicate et ferme, telle doit être la poigne du conteur. »<sup>236</sup>

Quant à l'enseignant, quelles pourraient être ses **aspirations** concernant un projet de lecture avec ses élèves et où se situeraient les limites de son engagement dans ce domaine ?

Tout d'abord, la bonne littérature peut **favoriser la construction identitaire des élèves**, comme l'affirme Florian Huber dans son ouvrage *Durch Lesen sich selbst verstehen* : « Ein wichtiger Zugang zu unserer Identität und ihrer Konstruktion erschließt sich uns durch Bücher, die uns erreichen, berühren oder gefangen nehmen. »<sup>237</sup> La lecture exige une participation active de la part du lecteur.<sup>238</sup> Il ne peut rester passif, parce que c'est le lecteur lui-même qui donne la signification au texte ou, comme l'exprime Jocelyne Giasson, « le lecteur « construit » le sens du texte »<sup>239</sup>. Dans son étude, Florian Huber insiste aussi sur les liens et interactions existant entre le lecteur et son livre, le texte et son récepteur. Il cite à ce sujet Norman N. Holland, grand spécialiste des liens entre la littérature et la psychologie : « Wir alle benutzen als Leser das literarische Werk um in ihm das Symbol unserer Selbst und schließlich unser Ebenbild zu entdecken. Mit Hilfe des Textes arbeiten wir unsere charakteristischen Bedürfnis- und Anpassungsmuster durch. Wir interagieren mit dem Werk, machen es zum Bestandteil unseres psychischen Haushalts und uns zum Bestandteil des literarischen Werks, während wir es interpretieren. »<sup>240</sup>

---

<sup>236</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans: SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, L'enfant de Noé*, op.cit., p.133

<sup>237</sup> HUBER, Florian, *Durch Lesen sich selbst verstehen. Zum Verhältnis von Literatur und Identitätsbildung*, transcript Verlag, Bielefeld, 2008, p.9

<sup>238</sup> idée : *ibid.*, p.54

<sup>239</sup> GIASSON, Jocelyne, *La lecture. De la théorie à la pratique*, de boeck, Bruxelles, 2005, p.12

<sup>240</sup> HOLLAND, Norman N., « Einheit-Identität-Text-Selbst », *Psyche. Zeitschrift für Psychoanalyse und ihre Anwendungen*, 33. Jahrgang, Heft 12, S.1136

Vu cette interaction existante, les récits et pièces d'Eric-Emmanuel peuvent servir à encourager des **réflexions morales et/ou philosophiques** en classe. Anne Lalanne, auteur de l'ouvrage *La philosophie à l'école*, affirme à ce sujet : « *S'il est compréhensible que la philosophie, en tant que discipline, soit réservée à des élèves instruits, il ne semble pas pour autant impossible ni contradictoire de sensibiliser les plus jeunes à l'acte réflexif lui-même. L'éducation à la raison relève, de façon générale, d'une attitude d'esprit qui permet à chacun, à son niveau, de réfléchir sur les idées reçues, répétées ou émises.* »<sup>241</sup>

Dans une optique d'échange, les élèves seront amenés à « *parler en Homme, c'est-à-dire à sortir d'eux-mêmes et se positionner en tant qu'être humain, partageant avec tous les autres les questions éternelles et universelles qui nous aident à penser notre condition* »<sup>242</sup>.

Selon une étude réalisée auprès d'adolescents et visant à analyser les motivations des jeunes à lire ou à ne pas lire, cette approche correspondrait d'ailleurs à un des besoins fondamentaux des adolescents : « *À l'âge des questions existentielles, les jeunes cherchent dans les livres des réponses, des solutions, des idées. [...] Ils choisissent des livres de philosophie, de psychologie, de spiritualité. Ils désirent comprendre le monde, la société dans laquelle ils vivent tout en cherchant à se connaître eux-mêmes.* »<sup>243</sup>

En effet, les œuvres composant le *Cycle de l'Invisible* incitent à réfléchir, à voir le monde autrement, à travers le regard des personnages. Dans notre société actuelle, où règne souvent l'égoïsme, la lecture reste un moyen d'évasion permettant de prendre une certaine distance par rapport à sa propre personne, au profit d'une vue plus globale sur le monde. Edmée Runtz-Christan et Nathalie Markevitch Frieden mettent aussi l'accent sur les bienfaits de la lecture pour le développement de ce qu'elles appellent une « *pensée rationnelle* » en expliquant : « *pouvant se mettre à la place de l'autre, l'être peut réfléchir sans se laisser envahir par ses émotions* »<sup>244</sup>.

**La mission de l'enseignant** dans ce processus de lecture sera donc exigeante, il devra aider l'élève à « *relier ce qu'il vit de plus intime avec ce qu'il y a de plus universel.* »<sup>245</sup>

Concrètement, il s'agira avant tout d'un travail de guidage et de reformulation, comme l'explique Anne Lalanne : « *Il s'agit principalement de recentrer les élèves sur le thème, de*

---

<sup>241</sup> LALANNE, Anne, *La philosophie à l'école. Une philosophie de l'école*, L'Harmattan, Paris, 2009, p.99

<sup>242</sup> *ibid.*, p.66

<sup>243</sup> RUNTZ-CHRISTAN, Edmée et MARKEVITCH FRIEDEN, Nathalie, *Lire à l'adolescence. Réalités et stratégies de lecture*, Chronique sociale, Lyon, 2010, p.90

<sup>244</sup> *ibid.*, p.19

<sup>245</sup> *ibid.*, p.10

*relancer la discussion lorsqu'ils sont enfermés dans les exemples et ne parviennent plus à en sortir, de pointer là une contradiction, de renvoyer ici une question [...] de synthétiser les idées développées par les élèves.* »<sup>246</sup> L'enseignant aura donc comme mission de proposer des pistes de réflexion, de réguler les débats et discussions entre les élèves, et en même temps d'être à l'écoute des adolescents et de les reconforter en cas de besoin.

Il serait aussi primordial d'encourager les élèves à **partager en classe leurs expériences de lecture**, leurs impressions et leurs questionnements, même si cela implique que l'on dégage des idées et représentations contradictoires. Les discussions en classe au sujet des lectures communes participent bien sûr aussi à améliorer les compétences orales et argumentatives de l'élève, ce qui est favorable au développement général de l'adolescent. Rappelons pourtant que les sentiments provoqués par la lecture sont intimes et que l'on devrait laisser à l'élève le choix de partager avec la classe ses réflexions et sentiments par rapport au texte.

Afin de faire vraiment profiter les jeunes de leur lecture, il est important de **favoriser le « contact » entre l'élève et l'œuvre**. Concrètement, il faut accorder à l'adolescent la possibilité de découvrir le texte dans une ambiance calme et agréable. La lecture solitaire à la maison constituerait donc une approche adaptée, or, si l'ambiance en classe le permet et si l'enseignant se sent capable de l'assurer, la lecture à voix haute du texte serait une méthode authentique qui profiterait sans doute aux élèves.

Aussi faudrait-il essayer de faire savourer **l'humour** remarquable et très présent dans le *Cycle de l'Invisible*, sauf dans *Milarepa*. Yvonne Y. Hsieh a eu raison d'affirmer que « *malgré la condition profondément tragique de Moïse, d'Oscar et de Joseph, le rire jaillit à la lecture de chaque page.* »<sup>247</sup> Il s'agit d'un humour fin et intelligent qui confère une certaine légèreté aux textes. La critique littéraire explique l'apport de l'humour en précisant : « *L'écart entre la perception enfantine et la réalité génère le comique, sans lequel on ne pourrait supporter les sujets difficiles abordés dans les trois textes* »<sup>248</sup>.

---

<sup>246</sup> LALANNE, Anne, *La philosophie à l'école. Une philosophie de l'école*, op.cit., p.142

<sup>247</sup> HSIEH, Yvonne Y., *Eric-Emmanuel Schmitt ou la philosophie de l'ouverture*, op.cit., p.93

<sup>248</sup> *ibid.*, p.93 - en faisant référence à *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, Oscar et la dame rose et L'enfant de Noé*

Concernant **le choix de l'œuvre**, il est difficile de donner des recommandations précises, tout dépend des besoins et envies des élèves et de la relation que l'enseignant entretient avec la classe. *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* constitue probablement le texte le plus facilement abordable en classe, dans la mesure où il s'agit d'une petite histoire charmante dont la compréhension ne posera pas de problèmes majeurs aux élèves. Etant donné qu'au niveau thématique, *Oscar et la dame rose* s'articule autour de la mort et de la souffrance humaine, une atmosphère de confiance au sein de la classe est souhaitable pour faire profiter les élèves de cette lecture. Concernant *L'enfant de Noé*, il convient de noter que bien qu'il s'agisse du texte le plus long du *Cycle de l'Invisible*, l'histoire semble tout à fait abordable en classe. *Le sumo qui ne pouvait pas grossir* serait à recommander à des adolescents plus âgés, vu l'importance accordée au bouddhisme zen, philosophie peu connue de nos élèves. Finalement, *Milarepa* semble *a priori* être le récit le moins facile à traiter en classe. En effet, le flou au niveau de l'énonciation et le manque de légèreté dû à l'absence d'humour ne prédestine pas forcément cette œuvre à une lecture en classe. Or, de nouveau, tout dépend de l'approche de l'enseignant...

Concernant les **activités à prévoir** au sujet de l'œuvre, il convient de faire référence à Donald Davidson qui a mis en exergue l'importance du dialogue pour compléter nos lectures : « *Lesen ist nicht genug. Wenn wir der schwierigsten Wahrheit nahekommen wollen, müssen wir reden und natürlich auch zuhören.* »<sup>249</sup> Il serait donc indispensable de veiller à la qualité de la communication en classe pendant les activités que l'on aura choisies en fonction des objectifs fixés d'avance.

Avant d'élaborer une séquence d'apprentissage correspondant aux besoins de ses élèves ainsi qu'à leurs intérêts, l'enseignant doit en effet se poser un certain nombre de questions pour définir clairement **les objectifs qu'il cherche à atteindre** à travers cette lecture. Faut-il que chaque élève comprenne tous les éléments du texte ou vise-t-on plutôt une expérience très personnelle de lecture ? Recherche-t-on une « lecture-analyse » ou plutôt une « lecture-plaisir » ? Quelles compétences souhaite-t-on développer par ce biais ?

---

<sup>249</sup> DAVIDSON, Donald, *Dialektik und Dialog*, Suhrkamp, Frankfurt/M, 1993, S.14

Vu le langage clair et précis d'Eric-Emmanuel Schmitt, des **citations** tirées des textes constituent un excellent moyen pour aborder les différentes œuvres du *Cycle de l'Invisible*. Pour élargir les thématiques, il est également intéressant de lire en classe des **extraits d'autres œuvres** traitant des mêmes sujets. Ainsi peut-on par exemple proposer dans le cadre de la lecture d'*Oscar et la dame rose* le texte « Que philosopher c'est apprendre à mourir » tiré des *Essais* de Michel de Montaigne<sup>250</sup>. Evidemment, certains extraits des récits d'Eric-Emmanuel Schmitt peuvent aussi s'avérer utiles pour faciliter l'accès à des textes « classiques », plus difficilement accessibles aux élèves.

Par ailleurs, il serait intéressant d'intégrer dans la séquence d'apprentissage un rappel des **expressions de la volonté et de l'opinion**. Ce vocabulaire permettrait aux élèves de bien marquer la subjectivité de leurs impressions et idées. Si l'enseignant se rend compte que certains élèves s'intéressent vraiment au texte, mais n'osent pas partager leurs réflexions avec leurs camarades, il serait utile de proposer aux adolescents de noter sur un papier les questions qu'ils se posent ainsi que leurs commentaires par rapport au livre. Ces **notes, anonymes ou non**, seraient alors mises à profit par l'enseignant dans la suite de son cours.

Afin de « **faire vivre** » les récits, l'enseignant pourrait aussi demander à ses élèves de relire à haute voix, voire à jouer véritablement certains passages du texte. Les œuvres de notre corpus se prêtent bien à ce genre d'exercices, étant donné que l'auteur accorde une grande importance aux dialogues entre ses personnages. Bien sûr, il serait aussi intéressant d'aller au-delà de l'œuvre analysée en classe, en proposant par exemple des **jeux de rôles ou des activités d'écriture**, et d'inciter ainsi les élèves à imaginer certaines situations ou rencontres.

Même si, comme nous l'avons évoqué, Eric-Emmanuel Schmitt ressent « *un mélange de fierté et de crainte* »<sup>251</sup> en pensant au fait que ses œuvres sont souvent traitées en classe, il convient de rendre les enseignants attentifs aux **dossiers pédagogiques** proposés sur le site officiel de l'auteur, constituant d'ailleurs une véritable caverne d'Ali Baba. Parmi les travaux élaborés par des professeurs de Lettres figurent entre autres *Oscar et la*

---

<sup>250</sup> idée : GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane, *Eric-Emmanuel Schmitt, Oscar et la dame rose*, op.cit., p.103

<sup>251</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., p.83

*dame rose* et *L'enfant de Noé*. De plus, des **éditions commentées** ont été publiées<sup>252</sup>, englobant bien sûr le texte intégral, mais aussi une présentation de l'œuvre, des questionnaires, des explications utiles sur le contexte du récit, une interview exclusive avec l'auteur au sujet de l'œuvre en question, des groupements d'autres textes abordant les sujets principaux ainsi qu'une bibliographie intéressante. Les auteurs de ces éditions y indiquent aussi pour quel niveau d'études ils ont élaboré leurs dossiers, il s'agira alors à l'enseignant de faire ses choix...

Rappelons à ce propos le souvenir de l'auteur lui-même qui a affirmé : « *cependant, c'est grâce aux conseils judicieux de certains professeurs, que j'ai eu mes plus belles émotions de lecture* »<sup>253</sup>. Il faut en effet laisser le temps et l'espace aux émotions, la citation suivante est parlante à ce sujet : « *Comment faire aimer Proust si l'on interrompt les élèves avant même que Marcel ait repris son souffle ? Pour que la rencontre ait lieu entre une œuvre et son lecteur, il faut un temps et un espace.* »<sup>254</sup>

En tant qu'enseignant, il faudrait donc tout d'abord transmettre l'impression à l'élève que l'on a **confiance en ses capacités** à lire ce livre et surtout que pour la lecture de telle ou telle œuvre, cela vaut la peine de consacrer ce que l'homme moderne a de plus précieux, son temps. Pour faire cela, **l'enseignant doit être convaincant et convaincu de l'œuvre qu'il propose à ses élèves**. Dans l'ouvrage *Lire à l'adolescence*, cette idée est soulignée : « *Comment mieux que quiconque, le professeur charismatique, heureux de faire partager ses rencontres livresques, peut-il susciter le plaisir de lire ? En exprimant son enthousiasme, l'enseignant le partage.* »<sup>255</sup> Il faudrait donc bien choisir le livre, témoigner de son plaisir de lecture et essayer de partager cette émotion avec la classe, en se sentant libre de choisir les méthodes adaptées à la situation et à ses élèves. La citation suivante exprime à merveille cet état d'esprit :

---

<sup>252</sup> édition Magnard, Collège LP

<sup>253</sup> citation issue d'une interview avec l'auteur, dans : SUDRET, Laurence, *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, op.cit., p.83

<sup>254</sup> RUNTZ-CHRISTAN, Edmée et MARKEVITCH FRIEDEN, Nathalie, *Lire à l'adolescence. Réalités et stratégies de lecture*, op.cit., p.123

<sup>255</sup> *ibid.*, p.123

Oui, il voulait que les livres lui montent jusqu'aux yeux,  
lui révèlent le monde.  
Oui, il était sûr que la lecture d'un vrai texte  
Change le regard de celui qui lit.  
Sa force à lui, elle est là, dans les livres.  
C'est pour cela qu'il avait choisi ce métier.  
Pour que d'autres lisent.

Jeanne Benameur, *Présent ?*<sup>256</sup>

---

<sup>256</sup> BENAMEUR, Jeanne, *Présent ?*, Editions Denoël, 2006



## Conclusion

« Lorsqu'on veut apprendre quelque chose, on ne prend pas un livre. On parle avec quelqu'un. Je ne crois pas aux livres. »<sup>257</sup> Cette affirmation de Monsieur Ibrahim peut sembler étonnante, étant donné que le vieil épicier fait régulièrement référence aux connaissances qu'il puise dans son Coran. La solution de ce mystère est liée aux fleurs séchées que l'homme cache dans son livre, comme le révèle l'auteur lui-même : « *Son Coran, c'est autant le texte que ce que Monsieur Ibrahim y a lui-même déposé, sa vie, sa façon de lire, son interprétation.* »<sup>258</sup> Le vieil homme affronte la vie et la mort avec sérénité et confiance. Or, quand on est jeune, il faut d'abord trouver sa voie dans ce monde souvent déroutant.

Dans cette optique, l'altérité joue un rôle important dans la vie des cinq jeunes héros du *Cycle de L'Invisible* : très tôt, ils se rendent compte que leur situation de vie difficile et leurs relations familiales compliquées sont exceptionnelles pour un jeune de leur âge. Ayant découvert une certaine altérité à l'intérieur d'eux-mêmes, dans leurs pensées et réflexions, ils remettent en cause leur propre identité. Les jeunes ont alors la chance de rencontrer une personne fascinante et mystérieuse qui, par le fait d'être tout à fait différente d'eux, tant au niveau de sa vie qu'à celui de ses réflexions, leur servira de tuteur bienveillant et de guide précieux dans leur développement personnel et spirituel. Dans les amitiés qui se créent ainsi, les différences entre l'adulte et le jeune héros ne représentent pas un obstacle, mais un vrai enrichissement. Un changement fondamental touchant au mode de vie des jeunes, à leur rapport au passé ainsi qu'à leur vision du monde est alors déclenché. Une attitude positive face à l'altérité constitue ainsi pour les jeunes héros un moyen très utile, voire indispensable, leur permettant d'accepter leur passé et la part d'altérité en eux-mêmes, de profiter du présent et d'être ouverts aux gens ainsi qu'aux surprises que le futur leur réservera.

---

<sup>257</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, op.cit., p.47

<sup>258</sup> SCHMITT, Eric-Emmanuel, « Bruxelles, 16 novembre 2004 Eric-Emmanuel Schmitt » (commentaire de l'auteur sur *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, trouvé sur le site officiel de l'auteur <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com:Litterature-recits-Monsieur-Ibrahim-et-les-fleurs-du-Coran.html>)

L'adolescence est aussi une période mouvementée dans la vie de nos lycéens. Dans notre analyse, nous avons pu constater que les œuvres de notre corpus peuvent constituer une lecture à la fois agréable et enrichissante pour ces élèves, dans la mesure où elles véhiculent une attitude positive et ouverte face à l'altérité et à la vie en général, ce qui peut favoriser la construction identitaire des élèves.

En tant qu'enseignant proposant une des œuvres du *Cycle de l'Invisible* à ses élèves, le défi consiste alors à amener les jeunes à « déposer » dans ce livre « leurs fleurs séchées », d'enrichir le texte de leurs propres réflexions, associations et expériences. En favorisant les échanges, la mission de l'adulte se résume ainsi à l'accompagnement, au guidage et à l'encouragement des élèves dans leur expérience personnelle de lecture.

À l'image du Coran de Monsieur Ibrahim qui abrite des fleurs, chacune des œuvres du *Cycle de l'Invisible* réserve des surprises insoupçonnées et charmantes à son lecteur, il suffit d'un peu de curiosité...

## Annexe

### LE CREDO DE L'OPTIMISME MODERNE

« *Je suis optimiste* parce que je trouve le monde féroce, injuste, indifférent.

*Je suis optimiste* parce que j'estime la vie trop courte, limitée, douloureuse.

*Je suis optimiste* parce que j'ai accompli le deuil de la connaissance

et que je sais désormais que je ne saurai jamais.

*Je suis optimiste* parce que je remarque que tout équilibre est fragile, provisoire.

*Je suis optimiste* parce que je ne crois pas au progrès,

plus exactement, je ne crois pas qu'il y ait un progrès automatique, nécessaire, inéluctable,

un progrès sans moi, sans nous, sans notre volonté et notre sueur.

*Je suis optimiste* parce que je crains que le pire n'arrive et que je ferai tout pour l'éviter.

*Je suis optimiste* parce que c'est la seule proposition intelligente que l'absurde m'inspire.

*Je suis optimiste* parce que c'est l'unique action cohérente que le désespoir me souffle.

*Oui, je suis optimiste* parce que c'est un pari avantageux :

si le destin me prouve que j'ai eu raison d'avoir confiance, j'aurai gagné;

et si le destin révèle mon erreur,

je n'aurai rien perdu mais j'aurai eu une meilleure vie, plus utile, plus généreuse. »

Eric-Emmanuel Schmitt,  
*Quand je pense que Beethoven est mort alors que tant de crétins vivent ...*, p.105-106



## Bibliographie

### Œuvres et articles d'Eric-Emmanuel Schmitt :

SCHMITT, Eric-Emmanuel, « Bruxelles, 16 novembre 2004 Eric-Emmanuel Schmitt » (commentaire de l'auteur sur *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, trouvé sur le site officiel de l'auteur : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com:Litterature-recits-Monsieur-Ibrahim-et-les-fleurs-du-Coran.html>)

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Diderot ou la philosophie de la séduction*, Editions Albin Michel, Paris, 1997

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *La part de l'autre*, Edition Albin Michel, Paris, 2001

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *L'enfant de Noé*, Editions Albin Michel, Paris, 2004

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Le sumo qui ne pouvait pas grossir*, Editions Albin Michel, Paris, 2009

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milarepa*, Editions Albin Michel, Paris, 1997

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Editions Albin Michel, Paris, 2001

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, Editions Albin Michel, Paris, 2002

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Quand je pense que Beethoven est mort alors que tant de crétiens vivent...*, Editions Albin Michel, Paris, 2010

### Etudes sur l'auteur :

CASIN-PELLEGRINI, Catherine (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Le Visiteur*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2004

GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2004

GRINFAS-BOUCHIBTI, Josiane (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Oscar et la dame rose*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2006

HSIEH, Yvonne Y., *Eric-Emmanuel Schmitt ou la philosophie de l'ouverture*, Summa Publications, Inc., Birmingham, USA, 2006

MANGANO, Francesca, *Le roman de formation au XXI<sup>e</sup> siècle, Analyse de : Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran, Oscar et la dame rose, L'enfant de Noé*, Editions Bénévent, Nice, 2007

MEYER, Michel, *Eric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, Editions Albin Michel, Paris, 2004

SUDRET, Laurence (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, L'enfant de Noé*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2004

SUDRET, Laurence (présentation, notes, questions et après-texte), *Eric-Emmanuel Schmitt, Milarepa*, Edition Magnard, collection Classiques et Contemporains, Paris, 2009

### **Articles :**

BRUSNEL, François, « Philosophe clandestin », Lire, 2004 (article trouvé sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt sous la rubrique « Portrait de Presse » : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-presse.html>)

DUPLAT, Guy, « Le nouveau roman d'Eric-Emmanuel Schmitt vient de sortir... », *La Libre Belgique* (article trouvé sur le site officiel de l'auteur : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-recits-l-enfant-de-noe.html>)

DURAND, Thierry R., « Eric-Emmanuel Schmitt : de Dieu qui vient au théâtre », *The French Review*, vol 78, N°3, février 2005, 16 pages

« EES, le philosophe en paraboles », *L'homme en Question*, numéro 23 (article trouvé sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-recits-le-sumo-qui-ne-pouvait-pas-grossir.html>)

HOLLAND, Norman N., « *Einheit-Identität-Text-Selbst* », *Psyche. Zeitschrift für Psychoanalyse und ihre Anwendungen*, 33. Jahrgang, Heft 12

LESEGRETAIN, A., « Ce que j'écris me dépasse », *La Croix*, le 7 octobre 2000 (trouvée sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt sous la rubrique « Portrait de Presse » : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Portrait-presse.html>)

LIEBER, Jean-Claude et Sophie-Justine, « L'Art du mystère », *La Nouvelle Revue française* 534-535, juillet-août 1997

PRENGER, Anne-Sylvie, « Je me sens coupable quand je n'écris pas », *Le Matin* (interview trouvée sur le site officiel d'Eric-Emmanuel Schmitt : <http://www.eric-emmanuel-schmitt.com/Litterature-recits-le-sumo-qui-ne-pouvait-pas-grossir.html>)

## Dictionnaires

ARON, Paul, *Dictionnaire du Littéraire*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002

*Dictionnaire des Genres et notions littéraires*, Encyclopaedia Universalis, Albin Michel, 2001

LITTRE, Paul-Emile, *Dictionnaire de la langue française*, *Encyclopaedia Britannica*, Chicago, 1974

REY, Alain, *Le Grand Robert de la langue française, version électronique*, deuxième édition dirigée par Alain REY du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul ROBERT

REY-DEBOVE, Josette, REY Alain et.al., *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2009

## Autres ouvrages :

BANCAUD-MAËNEN, Florence, *Le Roman de Formation au XIII<sup>e</sup> siècle en Europe*, Nathan, Paris, 1998

BENAMEUR, Jeanne, *Présent ?*, Editions Denoël, 2006

MERCIER, Pascal, *Train de nuit pour Lisbonne*, traduit de l'allemand suisse par Nicole Casanova, Edition Maren Sell, Paris, 2006

DAVIDSON, Donald, *Dialektik und Dialog*, Suhrkamp, Frankfurt/M, 1993

GIASSON, Jocelyne, *La lecture. De la théorie à la pratique*, de boeck, Bruxelles, 2005

HUBER, Florian, *Durch Lesen sich selbst verstehen. Zum Verhältnis von Literatur und Identitätsbildung*, transcript Verlag, Bielefeld, 2008

LALANNE, Anne, *La philosophie à l'école. Une philosophie de l'école*, L'Harmattan, Paris, 2009

LEROY, Michel, *Peut-on enseigner la littérature française*, Presses Universitaires de France, Paris, 2001

LIEURY, Alain et al., *Psychologie pour l'enseignant*, Dunod, Paris, 2010

MÜNSTER, Arno, LEVINAS, Emmanuel, PETITDEMANGE, Guy, et.al., *La Différence comme non-indifférence: éthique et altérité chez Emmanuel Lévinas : le séminaire du Collège international de philosophie*, Kimé, Paris, 1995

RUNTZ-CHRISTAN, Edmée et MARKEVITCH FRIEDEN, Nathalie, *Lire à l'adolescence. Réalités et stratégies de lecture*, Chronique sociale, Lyon, 2010

## **Documents audiovisuels :**

Interview sur RTL dans le cadre de l'émission « Les Livres ont la parole » animée par Bernard Lehut, émission du 5 avril 2009 que l'on peut écouter sur le site : <http://www.rtl.fr/actualites/culture-loisirs/article/le-sumo-qui-ne-pouvait-pas-grossir-de-eric-emmanuel-schmitt-4199556>

Conférence d'Eric-Emmanuel Schmitt sur l'optimisme, filmée au conservatoire royal, le 27 mars 2006, dvd mis au marché par Antigone

## **Soutiens informatiques :**

<http://www.eric-emmanuel-schmitt.com> (le site officiel de l'auteur)

<http://www.evene.fr>

[http://www.theatredelinvisible.com/le\\_theatre/index.html](http://www.theatredelinvisible.com/le_theatre/index.html)

## Table des matières

<b>I. <i>Le Cycle de l'Invisible</i> d'Eric-Emmanuel Schmitt</b>	<b>9</b>
<b>1. Eric-Emmanuel Schmitt, un écrivain philosophe</b>	<b>9</b>
<b>2. <i>Le Cycle de l'Invisible</i></b>	<b>13</b>
a. Genèse et définition du <i>Cycle de l'Invisible</i>	13
b. Les différentes œuvres du cycle	15
<b>3. <i>Les enfants comme héros philosophiques</i></b>	<b>21</b>
<b>II. <i>Le jeune héros face à l'altérité</i></b>	<b>23</b>
<b>1. <i>Le personnage principal : un personnage qui se sent « autre »</i></b>	<b>24</b>
a. Des enfants qui mènent une vie hors du commun pour leur âge	24
b. Des enfants en conflit avec leurs parents	26
c. Des enfants en quête d'identité	30
<b>2. <i>Une rencontre décisive : le contact avec une personne tout à fait « autre »</i></b>	<b>33</b>
a. Une personne hors du commun : mystérieuse et fascinante	33
b. Suppléant parental ou âme sœur ?	37
c. Un formateur social et spirituel	41
<b>3. <i>L'enfant et l'altérité : l'histoire d'un changement</i></b>	<b>47</b>
a. Adoption d'un nouveau mode de vie	47
b. Clarification des relations familiales et renouement avec le passé	51
c. Changement de la vision du monde	55
<b>III. <i>L'élève face à l'altérité dans les œuvres en question</i></b>	<b>61</b>
<b>1. <i>Des œuvres de formation ?</i></b>	<b>63</b>
<b>2. <i>Le Cycle de l'Invisible - une lecture enrichissante pour les jeunes ?</i></b>	<b>67</b>
a. Une initiation par séduction	67
b. Une philosophie de l'échange	69
c. Une philosophie de l'ouverture	70
<b>3. <i>Le Cycle de l'Invisible comme lecture en classe : une entreprise « délicate » ?</i></b>	<b>76</b>
a. Les « risques » encourus par l'enseignant ...	76
... au niveau des thèmes abordés	76
... au niveau de l'enseignement en classe	79
b. Quelques pistes pédagogiques	80
<b>Conclusion</b>	<b>89</b>
<b>Annexe</b>	<b>91</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>93</b>